

1994-2012 LA REVOLUTION FRANCAISE (1)

L'effet Claude FAUQUET - A la poursuite de l'excellence - L'invention du « bien nager » -
Le triomphe des rebelles

L'effet Claude FAUQUET

En dix ans, de 1994 à 2004, la natation française est passée d'une place d'intermittente des podiums à celle de collectionneuse de médailles. Depuis, elle n'a cessé de confirmer son appartenance au Gotha international. Comment s'est opérée cette montée en puissance, c'est ce que nous nous efforçons de raconter dans une série d'articles. Pour commencer, nous avons demandé à Claude FAUQUET, directeur des équipes de France 1994-2000 et Directeur technique national 2001-2008, généralement considéré comme la figure centrale de ce redressement, de nous conter les principes et les aléas de ce qu'il faut bien ici appeler sa méthode.

Par Eric LAHMY - 2013

Novembre 2012. INSEP, bâtiment J., Claude FAUQUET, directeur général adjoint en charge de la coordination des politiques sportives, s'apprête au départ. Après deux ans dans l'ex Institut National des Sports et de l'Education Physique (devenu par une habile transmutation des deux dernières lettres du sigle, l'Expertise et la Performance), l'ancien Directeur technique de la natation française est sommé de vider les lieux par l'âge obligatoire de la retraite. Epinglé sur sa porte, l'un des quatre poèmes de Paul VALÉRY qui furent sculptés au fronton du Palais de Chaillot, place du Trocadéro :

*« Il dépend de celui qui passe
Que je sois tombe ou trésor
Que je parle ou je me taise
Ceci ne tient qu'à toi
Ami n'entre pas sans désir »*

Pour inscrire ces lignes magistrales, Claude s'est contenté, lui, d'un feutre gras sur une feuille volante, mais les mots résonnent dans les esprits, à condition de savoir les lire. Sur un mur, au-dessus de son bureau, toujours dans l'humilité d'un griffonnage de feutre sur papier vergé, la formule d'un enseignant de Harvard, Tal BEN SHABAR :

« Si on n'apprend pas à échouer, on échoue à apprendre »

Tout cela est bien dans la ligne de l'homme qui, ayant ramassé la natation française au fond de l'abîme de 1994, l'a hissée, avec son équipe, à la force de ses intuitions et de sa conviction, aux sommets qu'elle a rejoints dix années plus tard aux Jeux d'Athènes, en 2004, et qu'elle n'a pas quittés, continuant sur son erre, quatre ans après que l'initiateur ait laissé les clés à son successeur, Christian DONZÉ. FAUQUET n'a pas seulement réussi le tour de force de faire passer la natation française d'une situation d'échec quasi-permanent troué de-ci de-là de coups d'éclat subreptices, il a changé les paradigmes de la réussite sportive. Après six mois de chargé de mission auprès d'un cabinet ministériel, il a rejoint sa mission à l'INSEP en avril 2010.

Son action y a été moins éclatante, plus souterraine. *« Deux ans, ce n'était pas assez, mais avec l'équipe de la Direction des Politiques sportives, nous avons pu initier quelques changements importants sur la manière d'appréhender la performance de haut niveau. »*

L'une de ses grandes idées concerne ce qu'il appelle le « sens. » L'ascèse sportive semble parfois en être diablement dépourvue, et quelque chose, chez FAUQUET, ne se contente pas de la définition de Lionel TERRAY, qui l'appelait : « la conquête de l'inutile. » Les justifications de cette poursuite manquent un peu de poids, si l'on reste trivialement à soupeser les deux côtés de la balance. Tout ça pour ça ? Huit mille kilomètres franchis dans l'eau, douze-cents tonnes de fonte levés au gymnase, soixante mille push-up et cent vingt mille relevés de bustes en quatre ans dans l'espoir assez peu garanti de raboter quelques dixièmes dans le 100m nage libre lors du grand spectacle olympique ? Dans le passé, Robert BOBIN, qui fut DTN, puis président de la Fédération Française d'Athlétisme, et directeur de l'INSEP, peut-être un peu à court d'arguments, avait trouvé cette « raison » un peu lapidaire mais pleine d'intuition : « nous faisons du sport parce que nous aimons cela. » Il nous ramenait non sans raison à la joie de l'enfant qui joue avec une balle dans un jardin.

MA CHANCE A ETE D'ETRE PASSIONNE DE SPORT SANS ETRE DU MILIEU DE LA NATATION

Claude a, sinon essayé d'aller plus loin, tenté d'embellir le concept. La recherche du sens l'a conduit à prôner l'entrée de la philosophie à l'INSEP.

On est venu afin de l'entendre évoquer sa grande aventure de Directeur technique national de la natation française. Claude est un homme d'allure toute simple. Pas de carrure héroïque ou d'expression intimidante, un visage de doux rêveur, derrière ses lunettes, l'écharpe de celui qui ne veut pas prendre froid. Ajoutez à cela l'âge de la retraite qui a buriné les traits et grisonné les tempes et le voilà, regard méditatif ou amusé, sur lequel passent des vagues malicieuses où percent, c'est selon, tendresse ou détermination.

J'aimerais l'aiguiller sur l'époque qui va de la direction des équipes de France, puis de la DTN, entre 1994 et 2008, mais Fauquet est un homme de méthode. Il prévient. On ne comprendra pas si on ne remonte pas plus haut :

« Avant ça, pendant 20 ans, de 1974 à 1994, j'ai été cadre technique de Picardie, explique-t-il. Et travaillé à la commission fédérale de la formation des cadres avec des dirigeants de valeur, dont Arlette FRANCO, qui avaient compris le rôle de la formation. A l'époque, nous avons, sous la coordination de Jean-Pierre LE BIHAN, rédigé, avec Georges GEIGER et Jean-Paul CLEMENCON, un ouvrage sur la question de la méthodologie de l'entraînement.

« Une chance fut que je n'étais pas issu de ce milieu, et donc pas influencé culturellement par les idées qui s'y véhiculaient. J'étais passionné de football et de rugby, assez différents de la natation.

« En revanche, j'étais passionné de sport ; dès mes dix ans, j'achetais L'Equipe tous les jours. Cette passion était transmise par le père. Mon grand éveil a eu lieu pendant les Jeux

olympiques de Tokyo. J'ai vu un film, « Tokyo Olympiades », d'une facture superbe, et j'ai été marqué par l'idée de malédiction d'un sport français qui ne gagnait pas...

« Je ressentis avec amertume les défaites de Christine CARON [2^e du 100m dos dames entre deux Américaines] et de Michel JAZY [4^e du 5000m en course à pied]. Pour moi, Christine devait gagner le titre olympique. J'ai dit à ma mère : « je ne comprends pas pourquoi on n'est pas capables de gagner. »

« Cet enthousiasme m'a dirigé vers le professorat d'éducation physique préparé au CREPS d'Houlgate, obtenu en 1970 en ayant vécu intensément les événements de Mai 1968. A peine diplômé, et de retour du service militaire, j'ai enseigné deux ans, et Gérard GARROF, nouveau Directeur technique de la natation, m'a donné ma chance en 1974 : je suis devenu cadre technique en Picardie. J'ai eu aussi la possibilité, chaque année, de me rendre, comme cadre technique, à Poitiers puis Mâcon, pour former sous l'initiative de Jean-Claude LETESSIER, président de la FNMNS, des générations de maîtres-nageurs-sauveteurs, avec des idées nouvelles. En effet, j'avais été frappé par le fait que les MNS n'avaient pratiquement aucune formation sérieuse.

« C'est là, que se nouera une amitié indéfectible avec Marc BEGOTTI qui va amener Catherine PLEWINSKI au plus haut niveau mondial.

« Les idées du milieu de la natation de l'époque étaient emplies de convictions que je refusais de partager. Ainsi le climat général de démission qu'imposait le dopage de la RDA. Je me disais que, certes, il y avait le dopage, mais derrière ce fait négatif, il y avait sans doute un apport technique des Allemands de l'Est à essayer de comprendre. Le fait est qu'ils nageaient bien. Quand Michel PEDROLETTI revient de RDA avec un fréquencemètre de rameurs, on se met à cogiter, et on s'est dit que les nageurs ont une même problématique : avancer dans l'eau, les bras, au lieu des rames, faisant office de segments moteurs. En 1987, profitant des championnats d'Europe de Strasbourg, on a produit, avec quelques collègues cadres techniques, un ouvrage sur la technique. Les allemands du club d'Heidelberg avaient travaillé sur la même problématique de la distance par cycle ; nous les avons rencontrés avec Didier CHOLLET et Patrice ELAYO, deux amis universitaires impliqués dans ces réflexions.

PELAYO, CHOLLET, CATTEAU, AU CENTRE DE NOS REFLEXIONS

« On a essayé alors de passer du descriptif au fonctionnel, de dépasser la reproduction des gestes. Raymond CATTEAU, à partir de certains constats, avait apporté cette idée qu'il fallait dépasser la reproduction de ce qu'on voyait pour s'efforcer de comprendre comment ça fonctionne. Par exemple, toutes les études démontrent que le battement de jambes n'est pas propulsif. Il fallait en tirer des conclusions. » [Cela ne signifie pas que le battement ne sert de rien, l'attaque de bras s'appuie sur le battement.]

« Parlant des Allemands de l'Est, j'ai vécu une drôle d'anecdote à Abbeville ; on venait de construire le bassin de 50m, quelqu'un de l'USEP me dit : j'ai des amis allemands qui sont chez nous, qui sont de la natation. Ah, je demande, comment s'appellent-ils ? La fille, c'est Kornelia ENDER. Quoi ? Il y avait de quoi tomber à la renverse. Kornelia avait été la meilleure nageuse du monde entre 1973 et 1976. Je téléphone à Catherine (PLEWINSKI), je lui dis : on ne peut pas rater ça. Elles se sont rencontrées à la piscine d'Abbeville, noire de

monde, et elles ont parlé natation. J'ai demandé à Kornelia quel était le problème de la natation française. Elle a répondu : « vous ne travaillez pas assez. »

« Pendant ces années de création dans la natation picarde, on invente, on rencontre Mulhouse, le Racing, les grands clubs, on cherche comment « ça » se construit. Alors, j'admiraient sans esprit critique, ils étaient pour moi la grande natation. »

« Vers cette époque, Patrice PROKOP avait imaginé les « centres pilotes ». Il regroupait les entraîneurs dans un grand club où les coaches d'expérience faisaient don de ce qu'ils savaient. Quand Guy BOISSIERE nous a raconté les Vikings de Rouen, j'ai saisi qu'au-delà de l'homme de bassin, il y avait toute une construction qui a mis du temps à se concrétiser. J'ai compris qu'il fallait bâtir.

« Et en 1994 Jean-Paul CLEMENCON m'appelle pour me confier l'équipe de France. Je n'ai jamais compris vraiment pourquoi – même s'il m'a expliqué, et je lui ai fait confiance, qu'il avait été intéressé par une de mes interventions à Montdidier, dans ma région. Quelques années plus tôt, j'avais refusé la proposition de Gérard GAROFF de rejoindre Font-Romeu comme entraîneur en remplacement de Michel GUIZIEN. Après réflexion, j'avais décliné cette offre parce que j'estimais que je n'avais pas terminé ma mission en Picardie. Là, concernant l'équipe de France, il s'agit d'un tout autre challenge ; j'hésite encore, pas sûr du tout d'être l'homme de la situation, mais j'y vais. En 1994, c'est un échec retentissant. Je suis invité aux mondiaux de Rome par Patrice PROKOP, et on récolte zéro médaille. Deux ans plus tard, aux Jeux d'Atlanta, on vit un autre échec que je ressens comme une humiliation. »

LES MINIMA ET LES SERIES C'EST DIRE LA VERITE AUX NAGEURS

La natation française est au fond. Incapable de réagir. « Dans une équipe plus forte, à Atlanta, Franck ESPOSITO n'aurait pas fait 4^e, mais une bien meilleure place. Pourtant, cette équipe ne manquait pas de potentiels qui n'avaient rien à envier aux générations que nous avons connu ensuite. Mais il me semble qu'avoir voulu valoriser les relais comme moteurs d'une dynamique collective était une erreur. » A l'envers d'une dynamique de succès, existe-t-il une dynamique de l'échec, dans lequel les membres sont atteints par un vent de défaite ? Après une « discussion franche » avec ESPOSITO, Claude est décidé de remédier à cela. Sur une idée de CLEMENCON, il propose la réforme des « séries ». De quoi s'agit-il ? « De classer les nageurs par séries, en fonction de leurs performances en bassin de 50m », leur indiquer leur valeur exacte, les situer dans la hiérarchie mondiale. « Les séries, résume Claude, c'est dire la vérité aux nageurs. »

Sa décision sans doute la plus visible et assurément la plus décriée pendant des années concerne les minima de sélection des équipes de France. Claude les élève de façon extraordinaire : les minima deviennent inabordable pour la plupart des nageurs français. Ils ne s'adaptent plus aux forces ou aux faiblesses de notre natation, mais se réfèrent à un paramètre et à un seul : la capacité d'entrer en finale de la compétition, Jeux Olympiques, championnats du monde, etc., et, pour les relais, à la cinquième place.

C'est une bombe. Le microcosme réagit... assez mal. Par moments, on dirait que FAUQUET, exceptée l'équipe qui l'entoure, est (à peu près) seul contre tous. Les

entraîneurs, les responsables de clubs, les dirigeants de tous poils, bref tout ce petit monde qui vit, affectivement et effectivement, de la production d'internationaux, s'inquiète. FAUQUET a mis la natation française devant ses responsabilités. Les coaches se trouvent dans la situation de varappeurs de Fontainebleau qu'on a transporté au pied de l'Aconcagua ou de l'Himalaya : « *et maintenant, grimpe.* » Ou plus exactement, de grimpeurs qui prétendaient grimper l'Himalaya et s'arrêtaient au camp de base, auxquels on intime l'ordre d'être en forme pour l'attaque des sommets. Et qui prennent peur.

Ce qui ne nous tue pas nous renforce. Le remède du docteur FAUQUET a du bon. Eric BOISSIERE, le fils et successeur à Rouen de ce Guy qui avait tant impressionné Claude, en témoigne : « *Nous nous sommes réunis et nous avons fait ce constat : notre profession n'existe plus.* » La corporation s'adaptera ou mourra. Le génie, disait SARTRE, n'est pas un don, mais l'issue qu'on trouve dans les cas désespérés. Les passionnés, ceux qui ont l'entraînement chevillé à l'âme, s'organisent, serrent les boulons, deviennent plus exigeants, créent des passerelles, revoient les ambitions à la hausse. Tous les nageurs de 100m à 51''5 à qui l'on demande de réussir 49''5 n'y parviendront certes pas, mais s'ils s'y mettent, qu'est-ce qui les empêche, élevant graduellement le niveau, de permettre aux meilleurs d'entre eux d'atteindre au Nirvana ?

Une anecdote canadienne prouve d'ailleurs que d'autres techniciens l'ont précédé dans la démarche des « minima durs ». En 1988, les Canadiens ont engagé, un célèbre entraîneur australien, Don TALBOT. Celui-ci réforme et... pose des minima intraitables. Mais l'institution résiste, impose des minima moins sévères, adaptés au moindre niveau des nageurs canadiens. A quelques semaines des Jeux de Séoul, TALBOT claque la porte : « *Vous n'arriverez à rien comme ça, leur chante-t-il. Je ne suis pas ici pour accompagner une natation sans ambition.* »

1996, FRANCIS LUYCE SORT EN PLEURS DU BUREAU DU MINISTRE DES SPORTS

TALBOT est une icône de la natation mondiale, entraîneur chef de quatre grandes équipes olympiques australiennes entre 1960 et 1972, et ses élèves, John KONRADS, Bob WINDLE, Kevin BERRY, Beverly WHITFIELD et Gail NEAL, ont été champions olympiques. Il retourne avec les honneurs en Australie. En face, Claude FAUQUET et sa réputation de « bon CTR » de Picardie ne pèsent guère. Et pourtant, il va réussir là où TALBOT a jeté l'éponge. Sa seule force est celle de la conviction qu'il met dans ses idées... et, peut-être, la solidité du statut du DTN à la française qui permet à Jean-Paul CLEMENCON de le protéger. Il serre les dents et tient bon.

Les réformes se suivent : on revoit le calendrier, les modes de sélection, la planification, on crée un service recherche. « *Après quelques tâtonnements dus à ce qu'impose le ministère en termes de filières de haut niveau nous imposons l'idée qu'outre Font Romeu et l'Insep, la natation de haut niveau se fait aussi dans les clubs : Mulhouse, Toulouse, Marseille, Antibes, Rouen, à l'époque. Le problème est que ces entités n'étaient pas reconnues comme pouvant être des structures de la filière de haut niveau du ministère.*

« *Il faudra du temps avant que cette idée fasse son chemin et que les clubs deviennent à partir des années deux mille parties intégrantes du haut niveau français.*

« Pour donner encore davantage de corps à cette organisation nous avons très vite pensé à proposer en assemblée générale l'idée de label pour les clubs en fonction de leur cœur de pratique et de leurs savoir faire. Nous définissons cinq labels.

« Il y aura des clubs qui feront de l'animation, puis viendront d'autres labels en fonction de ce qu'ils apportent ; développement, formation (je vois, dans la formation, le pivot de tout le reste : les clubs formateurs sont ceux qui ont la capacité à former des gamins, et qui ne sont pas reconnus) ; niveau national et niveau international. Il faudra plus de dix ans pour que cette réforme essentielle à mes yeux commence à voir le jour-»

Le plus difficile n'est pas de trouver les bonnes idées, mais de les proposer à des dirigeants qui ont du mal à saisir les enjeux et que le désir de la réussite internationale n'empêche pas de dormir. L'opinion ne capte pas la valeur des innovations proposées, et FAUQUET doit souvent peser de tout son poids, s'arc-bouter pour obtenir que les projets proposés par la DTN soient compris et mis en œuvre. Il est difficile de saisir les sentiments du président de la Fédération. Francis LUYCE est certes sensible aux enjeux que représentent les succès internationaux. En 1996, il a pleuré d'impuissance au sortir d'une réunion d'après Jeux olympiques où le ministre des sports Guy DRUT l'a publiquement humilié sur les résultats de l'équipe de France de natation. Nul, sans doute, plus que lui, ne souhaite une revanche sur un incident que son orgueil a mal toléré. Mais au quotidien, sans doute parce qu'il est confronté aux remontées des doléances de sa base, sans doute aussi parce qu'il n'est pas toujours convaincu de la justesse des choix de la direction technique, son appui à la politique des boys de Jean-Paul CLEMENCON et de FAUQUET n'est guère indéfectible. LUYCE a d'ailleurs une toute autre vision des priorités. Ses ambitions ne sont-elles pas, avant tout, de devenir président de la Ligue Européenne et vice-président de la Fédération Internationale, et, surtout, d'être réélu à son siège de la Fédération Française ? De telles volitions n'encouragent pas un dirigeant qui n'hésite pourtant pas à parler fort, à prendre des risques. Si chaque proposition doit être étudiée à l'aune de « est-ce que c'est bon pour ma réélection », il est très difficile de construire une action cohérente.

« Face à ces incompréhensions, j'ai décidé de contre-attaquer. J'ai pris ma besace, et, tout seul, en un an, visité toutes les régions françaises, réuni les parties prenantes et leur ai fait face. Je leur ai dit : « Si je suis mauvais, vous allez me le dire », puis je leur ai expliqué ce que je voulais faire. En face, je n'ai pas trouvé beaucoup de détracteurs – mais au contraire une grande passion, des interrogations, et finalement une adhésion ; les gens voulaient avoir cette chance de tenter quelque chose. »

A partir de Séville, championnats d'Europe 1997, *« quelque chose de fort se met en place avec l'encadrement et les athlètes. A ce moment, même s'ils se sont posé des questions, je crois qu'ils ont compris que je ne les trahirais pas.*

Avec Philippe HELLARD, responsable du service recherche, nous avons commencé petit à petit à construire une stratégie d'analyse du haut niveau. C'est son équipe qui sera d'ailleurs choisie par la FINA pour assurer l'observation des JO d'Athènes.

« J'étais fatigué de voir nos nageurs bouffés dans les départs, les virages. Nous avons produit une grosse réflexion, un gros travail sur tout ce qui n'est pas nagé, et, dans la partie nagée, sur des éléments techniques comme le déplacement du centre de gravité en fonction des

mouvements des bras dans la nage. On a commencé à constituer une base de données. Après la compétition, les entraîneurs et les nageurs repartaient avec un CD qui contenait ces données. »

ON S'EFFORCE DE NE RIEN OUBLIER, DE QUADRILLER LES PARAMETRES DE LA PERFORMANCE

« Les aspects logistiques ont été maîtrisés avec Philippe DUMOULIN et nos chefs de mission, Paulette FERNEZ en particulier. Lors des grands déplacements, à l'hôtel ou au centre d'hébergement où nous nous trouvons, nous pensons à une salle vidéo, une salle de convivialité avec affichage des infos sur les briefings, l'hébergement, la nourriture, les transports. L'un de nous, le plus souvent Patrick DELEVAL, se pose avec son sac à dos près de la chambre d'appel, avec des lunettes de rechange, prêt à aider le nageur pour le cas d'un incident, d'un manque. On s'efforce de ne rien oublier, de quadriller l'approche de la compétition.

Et patatras, aux mondiaux de Barcelone, en 2003, il y a ROSTOUCHER qui doit nager le 1500 mètres. Pour la première fois, l'organisation a prévu de publier les listes sur l'Internet. La veille de la course, Patrick DELEVAL, qui doit rentrer en France pour encadrer un autre événement, quitte la compétition. Pour faire entrer un nageur qui n'était pas primitivement prévu, la FINA change dans la nuit qui précède la compétition les start-list. ROSTOUCHER, qui devait nager primitivement dans la 5^e série, se retrouve dans la 4^e série, et personne ne s'en aperçoit. Il se prépare tranquillement pour la 5^e série, et quand il s'y présente, n'y a pas sa place. C'est la faute ! Francis LUYCE et son comité directeur ont demandé de virer l'encadrement.

« Je refuse cette décision car j'estime être le seul responsable de cette erreur grave et propose d'être entendu par une commission de discipline. Cela ne s'est pas fait.

« L'année suivante, avec la même équipe nous avons fait six médailles aux Jeux. »

Il peut paraître bizarre, qu'après le triomphe de Pékin, fin 2008, Claude FAUQUET décide, épuisé, de mettre fin à ses fonctions. Il est Directeur technique national depuis le 1^{er} avril 2001. Mais Claude n'a aucune difficulté à expliquer cet apparent paradoxe.

« Francis est passionné et bon gestionnaire. Mais est-ce encore le modèle qui convient ? Plutôt qu'un administrateur, aujourd'hui, il faut un manager. C'est pour ça que chaque décision a trop souvent été un combat. Sans cela, et si nous avions obtenu les JO à Paris en 2012, j'aurais continué après 2008, mais j'étais épuisé. »

La vie d'un DTN n'est pas une sinécure, tant il est de domaines où il doit peser. Peut-être est-ce cela aussi, qui a fragilisé avant une course de VTT fatale, son successeur Christian DONZÉ à l'âge de cinquante et un ans.

« La conduite du succès, elle se fait au quotidien, dans tous les détails. Quand Denis AUGUIN et Alain BERNARD quittent Marseille, avec les conséquences que l'on sait sur les deux dernières olympiades, il n'est pas question de laisser les choses se défaire. AUGUIN vise Antibes, Patrick DELEVAL, toujours attentif aux problèmes du CNM, suit le dossier, mais rien n'existe vraiment pour les recevoir. Je vais sur place, voir les gens qui comptent,

travaille avec le président du comité régional, Gilles SEZIONALE ; le club pousse pour créer le poste. Et on sait ce qui se passe après. Quand ce travail-ci est fait, après, par comparaison, le niveau des critères de sélection nationale devient minuscule.

« Mais bon, après tout ça, il fallait avoir des résultats. Avant les Jeux d'Athènes, en 2004, je causais avec mon très cher adjoint, Philippe DUMOULIN, qui avait tant donné, tant apporté d'enthousiasme, de passion, à cette aventure. Et je lui ai dit : « si là, on ne sort pas de résultats, je crois qu'on ne pourra pas continuer. »

On ne peut comprendre le cheminement d'un Directeur technique si on n'a pas saisi la relation « administrative », officielle, qui lie ce poste à la hiérarchie des élus et des employés fédéraux. Pour Claude, « il y a deux périodes. D'abord celle qui englobe les directions de Gérard GAROFF et de Patrice PROKOP. Le DTN est alors le patron de l'administration, ce que Francis appellera un Etat dans l'Etat, alors qu'à mon sens cette situation donnait une vraie cohérence à l'action fédérale. Puis il y a un développement de la Fédération, le personnel est multiplié par deux ou trois, et Francis décide de créer un poste de Directeur général, idée contre laquelle je me positionne en comité directeur, car cela pouvait créer en interne un problème de management du personnel qui se confirmera par la suite.»

J'AI SOUS-ESTIME A QUEL POINT LAURE MANAUDOU AVAIT BESOIN DE PHILIPPE LUCAS EN 2003

« Louis-Frédéric DOYEZ est nommé, et il se passe que ce type est intelligent et travailleur. Sans une entente avec lui, avec Daniel CHAINTREAU, responsable du département financier, et Paulette FERNEZ, notre trésorière, nous n'aurions pas pu réussir. Pour préserver cette cohérence du projet fédéral, j'avais d'ailleurs placé quelqu'un de la DTN dans tous les services, comme Bernard BOULLE qui, après avoir conduit une responsabilité au marketing, a créé un département équipement reconnu aujourd'hui par tous les acteurs institutionnels. Le seul problème qui se posait vis-à-vis de Louis-Frédéric DOYEZ était la question de l'autorité partagée du DTN et du DG : le DTN a-t-il une autorité hiérarchique sur le directeur général et inversement ? Et la réponse est : non. Mais nos relations se sont réglées intelligemment d'elles-mêmes.

« Il y a comme une injustice de n'avoir reconnu que Claude FAUQUET, parce que Jean-Paul CLEMENCON, qui a eu l'idée des séries, a joué un rôle important au début de l'histoire. Avec sa culture, sa vision, son intelligence, sa personnalité, il a beaucoup fait avancer les choses. Parmi ceux qui ont énormément travaillé dans cette équipe, je citerai Marc BEGOTTI, Lionel HORTER, André DUCLAUX, à Dijon, un homme qui n'était pas projeté sur l'avant-scène, mais qui n'en a pas moins œuvré, Lucien LACOSTE à Toulouse et Patricia QUINT qui donnera après Sydney une véritable impulsion à la natation féminine ; il y a eu aussi tout le médical coordonné par Jean-Pierre CERVETTI et Christophe COZZOLINO.

« Je ne voudrais pas oublier des entraîneurs comme Kasimier KLIMEK, disparu tragiquement en stage à Vittel avant les Jeux olympiques de Sydney, Lionel VOLCKAERT, Jean DOUCHAN LECABEC qui nous a bousculé dans nos représentations, Eric

GASTALDELLO, et Philippe LUCAS, déjà présent en 1997 dans l'équipe de France contre l'avis de certains qui le porteront au pinacle quelques années plus tard.

« En ce qui concerne Philippe LUCAS, mon erreur est d'avoir gravement sous-estimé à quel point Laure MANAUDOU avait besoin de son entraîneur aux championnats du monde 2003, et de ne l'avoir pas sélectionné. Après, c'était installé. Il n'a jamais quitté sa vindicte. Et puis, il faisait monter le buzz par des déclarations incendiaires, et ça lui convenait bien comme ça. »

1994-2012 : LA REVOLUTION FRANCAISE (2)

A LA POURSUITE DE L'EXCELLENCE

Il a fallu deux olympiades et demie, entre 1994 et 2004, pour redresser la situation de la natation française, entre les zéros des mondiaux de Rome et des Jeux d'Atlanta et le renouveau de 2004. Ce nouveau statut de puissance dans le jeu mondial a été confirmé au cours des Olympiades de Pékin, en 2008 et de Londres en 2012. Dans cette série d'articles sur l'histoire de cette épopée, après avoir raconté la démarche de Claude FAUQUET dans le premier article, nous écoutons son adjoint, Philippe DUMOULIN, personnage essentiel d'un système qui allait se révéler très performant. DUMOULIN, doit-on signaler, vient de se porter candidat au poste de DTN.

Par Eric LAHMY

Philippe DUMOULIN est bien le genre d'hommes qui a pu séduire Claude FAUQUET. Un esprit ouvert et vif, une intelligence méticuleuse, une grosse capacité de travail et d'enthousiasme, un fort désir de ne pas se laisser duper par le clinquant, l'apparence, le souci d'approfondir, une grande vigueur dans ses analyses, le refus des raccourcis et autres conclusions précoces, une sensibilité à fleur de peau. Et surtout, aucun arrivisme ou calcul médiocre, peu d'inquiétude de sa situation personnelle, une tension de chaque instant en direction des buts de sa mission, une conviction que rien ne doit passer avant le résultat escompté – en l'occurrence la réussite du nageur. Une vraie ambition de bien faire, de se réaliser dans son champ de compétences. Et tout à la fois une pincée d'humour qui perce à propos, une passion des êtres et des choses, une vraie tendresse pour les gens, une affection pour les nageurs, le tout nappé d'un énorme enthousiasme... Au total, un homme rare.

Nageur, il arrive au Bataillon de Joinville où l'a amené sa bonne valeur. Philippe n'a pas été un champion, mais ce n'était pas non plus un fer à repasser ! « Au Bataillon, j'avais eu cette rare opportunité de commencer comme nageur en octobre 1977 et de finir entraîneur, raconte-t-il. Je me souviens, un week-end, avoir eu un accident de voiture et être rentré au Bataillon le mardi. Là, j'ai appris qu'Alain BLANC, l'entraîneur de Narbonne et du BJ, était parti, en raison de problèmes personnels. Des gars me demandent si je ne veux pas sortir du bassin pour les entraîner. Moi, je suis « 2^e pompe », je n'ai rien à dire. Mais là intervient Raymond CESAIRE, militaire de carrière. Il me dit qu'entraîner ne le branche pas. »

Philippe a été étudiant à l'INSEP. Une sorte de réserve, de pudeur, fait qu'il n'a jamais, au grand jamais, demandé de poste en trente ans de carrière. « Un jour, dans le cadre d'un mémoire, je suis passé à la Fédération. Gérard GAROFF, en me voyant, me dit : « tu as reçu mon courrier ? » Je ne l'ai pas reçu, et là il m'explique: il me pose la question de mon

affectation, une fois diplômé : « as-tu une préférence pour une région ? » Je lui réponds que non, que je préférerais travailler à la Fédération. Gérard me propose la section sport-études de Reims. Dans la foulée, il décroche son combiné, obtient le Directeur des Sports, M. GROSPEILLET, au téléphone et lui annonce qu'il a le titulaire du poste en Champagne. »

A Reims, très vite, Philippe découvre une situation qui lui déplait souverainement. Aujourd'hui encore, Philippe ne veut pas en dire plus, mais il semble que la « natation champagne » pratiquait des petits arrangements avec l'intégrité sportive, comme de jouer avec les temps de qualification aux championnats. « Des choses ne me conviennent pas. J'avertis Gérard qui me dit : « il ne faut pas que tu restes là-bas. » Il me propose d'entraîner Vichy. Quand je découvre à Reims que la situation est plus difficile que je ne le pensais, GAROFF m'invite à contacter le Président BROUSTINE en Auvergne où je m'installe pour 10 ans.

« En 1983, Patrice PROKOP a pris la suite de GAROFF à la DTN. Fin 1990, Je réponds positivement à sa proposition et rejoins la région parisienne, partageant alors mon temps entre les entraînements de l'INSEP et du Bataillon de Joinville. Les entraîneurs de l'INSEP sont alors Michel SCELLES et Patrick DELEAVAL. En 1996, Claude FAUQUET devient Directeur des équipes de France et selon son vœu, je prends en mains l'entraînement de l'INSEP.

APRES UN LONG MONOLOGUE DONZE M'A DIT : « JE NE SENS PAS NOTRE RELATION DANS LA DUREE »

« A l'approche de 2000, Jean-Paul CLEMENCON est DTN et pas sûr du tout d'être reconduit. Nous sommes en 2000, au retour d'une compétition, quand Claude FAUQUET me lance : « envisages-tu de quitter la FFN ? » Je devine le pourquoi de cette question. A l'époque, je souhaitais évoluer et poursuivais un mastère de management, d'organisation et de direction des structures sportives. Je ne lui ai pas répondu directement, mais lui ai seulement dit que cela se pourrait si « la situation n'évoluait pas à la Direction Technique Nationale de la FFN. » Claude m'annonce dans la foulée qu'il déposera sa candidature et me propose d'être son adjoint. Je lui confirme immédiatement mon intérêt sans aucune réserve.

« Un an plus tard, il a été accepté comme DTN, on a repris cette conversation où on l'avait laissée. Et en avril 2001, j'ai rejoint la Direction Technique Nationale, à la Fédération. Claude FAUQUET partirait à la fin de l'année 2008, et moi le 31 mars 2009.

« Quand Claude a quitté le poste, des collègues cadres techniques ou salariés du siège fédéral me demandaient quand je déposerais ma candidature. Jusque là, j'avais eu la chance de n'avoir jamais rien eu à solliciter mais, en l'occurrence, c'était forcément différent. J'avais toutefois décidé, et spécifié à mon entourage, que je ne postulerais pas sans le moindre signe du président ; je m'en étais ouvert au Directeur Général. J'ai su que le Président considérait qu'il lui était impossible de faire ça ; ce n'était ni un problème, pour moi, ni une raison pour changer d'avis. Peu après, néanmoins, il m'a reçu dans son bureau pour une raison ou une autre et m'a posé la question, me tendant la main en ce sens. C'est ainsi que j'ai présenté mon dossier de candidature ; sinon, je ne l'aurais pas fait. Je n'ai pas été retenu mais j'avais assuré le Président par courrier qu'il aurait 'ensuite à prononcer un avis que je saurai considérer avec respect'.

« Après que la candidature de Christian DONZE soit passée, je n'étais pas plus gêné. Il y avait certes eu beaucoup de tension à une certaine époque entre Claude FAUQUET et

Francis LUYCE ; j'étais proche de FAUQUET et il n'y avait aucune raison que je ne le demeure pas. Un autre avait été choisi. Je n'avais pas décidé, pour autant, de ne pas « fonctionner ».

« Christian DONZE, nouveau DTN, m'a reçu trois mois plus tard. Après un long monologue où il flattait mon professionnalisme et mes compétences, il a conclu, "mais... mais je ne sens pas notre relation dans la durée, c'est une question de feeling". Comment pouvais-je alors lui faire confiance ? Il déclarait être prêt à m'aider à trouver un poste en région. Coïncidence, j'ai reçu à la même période un appel téléphonique de quelqu'un qui se trouvait en compagnie du DTN de la Fédération Française de Canoë Kayak, lequel cherchait un DTN adjoint avec mission dans le champ du haut niveau. Les choses sont allées vite car dans la même semaine, étant alors ouvert à l'étude de toute proposition, j'ai eu trois entretiens, dont deux émanant de fédérations et une d'une institution. J'ai donné ma préférence au canoë kayak la semaine suivante. »

UNE POLITIQUE SPORTIVE AMBITIEUSE ETAIT FORCEMENT EMPREINTE D'EXIGENCE

« Mais revenons en 2001. L'idée de Claude FAUQUET était de créer à la FFN un bureau de la vie de l'athlète, à l'image de ce que le ministère avait mis en place. On y gérait tout ce qui concernait les problématiques de l'athlète de haut niveau. J'ai été chargé de mettre ce bureau en place. Je me suis mis au travail, ai récupéré les documents officiels, commencé à revisiter tout ça, à étudier et à réfléchir. Mes questionnements tournaient autour du haut niveau et de la durabilité. Claude avait évoqué sa certitude que la France pouvait devenir une très bonne nation de natation. Nous avions des nageurs qui réalisaient de temps en temps des exploits. Il fallait donner du corps à cela, s'inscrire durablement dans la haute performance.

« J'ai examiné nos règles de fonctionnement, et sur chaque point, je me demandais : est-ce que cela favorise les résultats ? Et j'essayais de trouver la façon de faire la plus adaptée au but poursuivi. Les exemples du genre de réflexion que nous avons abondent.

« Ainsi, des primes à la performance étaient versées aux championnats de France. Et la réponse était : ce n'est pas là, c'est à l'international qu'il faut offrir des primes, une politique sportive ambitieuse était forcément empreinte d'exigence. Autre exemple : on pouvait avoir 25 ans et émarger sur une liste "Espoir". Or la question que nous nous posions était : est-ce qu'un espoir de 25 ans sera aux Jeux olympiques dans quatre ans ? Bien évidemment non. Nous avons édicté qu'il n'y aurait pas de seniors dans les listes "Espoir".

« Ces réflexions, nous les partagions, Claude FAUQUET et moi. Nous avons fait de la pyramide brute de coffrage, dans laquelle la performance seule dictait l'accès à telle ou telle liste, une structure où l'âge des nageurs était pris en compte. En effet, l'objectif que nous poursuivions, c'était le HAUT NIVEAU.

« Nous avons agi avec le même esprit sur les aides et l'accompagnement des nageurs, cela allait de pair avec l'exigence de performance. Les accès aux listes de haut niveau ont été revus. Nous estimions qu'un résultat franco-français n'était pas de nature à baliser l'international. Nous nous efforcions de changer la vision.

« Il ne s'agit pas ici de vilipender ce qui avait été fait avant. Les règles existantes avaient eu leur utilité, mais elles avaient fait leur temps et paraissaient moins appropriées. Nous avions d'autres objectifs, l'excellence n'était pas en fonction des autres Français, mais de la grande compétition internationale : nous voulions favoriser l'émergence du haut niveau.

LES AIDES PERSONNALISEES N'ETAIENT PAS PERSONNALISEES ! C'ETAIT DES BAREMES

« Tout cela a surpris, provoqué des frictions, des méfiances. Autre réforme : les aides personnalisées... n'étaient pas personnalisées, c'était des barèmes qu'on appliquait. Nous avons voulu prendre en compte les situations individuelles afin de répondre aux besoins liés à la performance. Vous aviez deux nageurs de même valeur, l'un faisait des études coûteuses loin de chez lui, l'autre restait chez ses parents et étudiait près de chez lui. Donner à tous deux la même chose, ce qui était pratiqué, n'était pas équitable, ni approprié à notre projet... On a pris en compte ces situations particulières pour mieux accompagner les nageurs.

« Toujours dans l'optique de la grande compétition, les primes pour résultats aux championnats de France ont été supprimées. Encore une fois, l'objectif n'était pas d'être les meilleurs entre nous. Les primes ont alors été revalorisées et réservées aux Jeux olympiques, aux championnats du monde et d'Europe. On a écarté les meetings de Coupe du monde, par exemple, ils n'étaient pas un objectif. Nous étions décidés à fertiliser le seul terrain de la haute compétition.

« Depuis mon départ, en 2009, je n'entends pas m'immiscer dans ce qui a été fait, mais... J'ai observé que des choses qui auraient dû changer sont restées en l'état ou que d'autres qui sont apparues pourraient éventuellement être de nature à mettre cet équilibre en danger.

« Il y a eu aussi la bataille des conditions nécessaires à la sélection. Claude FAUQUET en a pris plein la tête jusqu'en 2004. Le rempart, c'était lui. Mais en 2004, les résultats ont décollé. En 2001, aux championnats de France de Chamalières, Claude a tenu bon, et là, il lui a fallu être solide, courageux, ça a été un détonateur. Ça a été l'une des révolutions les plus difficiles à défendre. De quoi s'agit-il ? On avait noté que les compétitions internationales différaient des conditions de la qualification telles qu'elles étaient déterminées en France. Dans les grandes compétitions, avec séries, demi-finales et finale, il fallait réussir trois performances de suite. Se qualifier à deux reprises, puis être capable de nager vite une troisième fois pour ne pas finir en fin de classement de la finale. Un très bon nageur, en France, pouvait même se qualifier "à l'économie". Mais aux Jeux, aux mondiaux, aux Europe, ce n'est pas la même chanson. Pour préparer nos nageurs non pas seulement à accéder aux finales, mais à conquérir les podiums, nous avons mis en place aux championnats de France trois temps, crescendo, entre les séries et les finales, calculés en fonction des performances réalisées dans la haute compétition visée. Quelques années plus tard, dans certaines courses, avec la densité venant, le niveau est devenu tel que dans certaines courses, on n'a plus eu besoin de demander les trois temps de qualification : la compétition elle-même assurait la valeur de nos meilleurs représentants.

LE PROFIL TYPE DU CHAMPION, C'EST PRECOCITE PLUS LONGEVITE

« Une fois l'athlète qualifié, on l'accompagnait pour trouver une solution à tout ce qui pouvait nuire à sa performance. Il ne s'agissait pas d'assistanat, mais, dans les parages de la très haute compétition, de rendre les grandes performances possibles. »

Ayant été très exigeant avec les nageurs, l'encadrement devenait très exigeant avec lui-même. On se devait de réaliser des sans faute, et assurer à l'équipe de France les meilleures conditions.

Parallèlement, on s'efforçait de définir le profil type du champion, afin de le reconnaître immédiatement et de l'accompagner, là encore par souci d'efficacité.

« Toujours dans cet esprit, je me suis demandé : c'est quoi, les profils de nos élites ? Quelle est leur histoire ? Mes observations m'ont permis de noter des corrélations instructives. Par exemple, aucun de nos très bons nageurs n'était resté plus de trois ans sur la liste Espoir, plus de trois ans sur la liste Jeune, plus de quatre ans sur l'ensemble listes Espoir et listes Jeune. Cela pour ceux qui mettaient le plus de temps ! Car j'en comptais 44% qui ne passaient pas par la liste Espoir, et accédaient directement aux listes jeunes, 28% ne passaient pas par la liste Jeune, 19% ne passaient ni par l'une ni par l'autre et s'en venaient directement dans le haut niveau 'adulte'. Le profil type des grands nageurs, c'était progression rapide plus longévité.

« Je me souviens d'une anecdote. Une fille venait d'être barrée d'une liste Jeune à laquelle elle appartenait l'année précédente. L'entraîneur de club m'a expliqué que c'était une catastrophe, car sa disparition de la liste lui faisait perdre une aide importante pour elle. Je l'ai convaincu que, compte tenu du fait que le club ne lui assurait pas d'entraînement nécessaire, ce qu'elle faisait n'était pas du haut niveau. Il a accepté de l'envoyer à Font-Romeu. Quand j'ai donné son nom à Richard MARTINEZ, « qui c'est ça », m'a-t-il dit ? Je lui ai répondu : « elle fait partie de la cible. » Elle a finalement participé aux Jeux Olympiques de Pékin sur 200 4 nages. »

La jeune fille en question, Cylia VABRE, est devenue entraîneur à Lyon.

« J'aimais bien travailler là-dessus, le parcours de ces nageurs. Le contexte, l'évolution, les moyens de structurer le sport. Les carrières se sont allongées, il y a 40 ans, au sortir du lycée, la carrière était terminée. Physiquement, les nageurs n'étaient pas finis, mais leurs carrières s'arrêtaient. On a travaillé sur les Contrats d'Insertion Professionnelle, sur les décalages des examens en fonction des dates de compétitions. »

AVOIR DES RESSOURCES POUR TROIS COURSES, C'EST JOUER LE TITRE

« Parmi les nombreux procès intentés à Claude, il y a eu celui de vouloir « tuer » les relais. C'était l'inverse, seulement on était exigeants, on prenait comme temps de référence celui permettant d'espérer la 5^{ème} place de la compétition ; on se disait en outre que le relais devait être homogène. Pourquoi ? Souvent, quand il y avait des nageurs de valeurs très différentes, les meilleurs n'avaient pas la même motivation pour faire les relais. Et on a donc développé des 'minima' individuels pour les relayeurs et les éventuels remplaçants, corollaires de cette exigence d'homogénéité. Au bout du compte, au milieu de cette polémique, on a fait médaille de bronze du 4x100m aux championnats du monde de Barcelone, en 2003.

« Nos nageurs ont ainsi appris à se préparer à une date précise. Ils ont appris à faire trois performances à la suite, donc à avoir des ressources pour la 3^{ème} course, celle pour le titre.

« Aux USA, on nous disait toujours : les deux premiers des sélections sont qualifiés. En fait, c'était très différent. Il y avait un quota de places. Seul le 1^{er} était qualifié et les 4 premiers du 100m et du 200 m NL pour les relais. Ensuite, en fonction des places restantes, les seconds des épreuves individuelles, départagés le cas échéant en fonction des rankings internationaux, étaient sélectionnés ; ils remplissaient ensuite les vides avec les remplaçants pour les relais. Après ça, PHELPS et quelques autres nageurs et nageuses ayant gagné plusieurs courses, c'est vrai que tous les seconds ont été pris. »

Le département de la vie de l'athlète cherchait tous les moyens de soutenir les équipes et leur encadrement :

« Je rassemblais toutes les informations, pour constituer chaque année le ‘Dossier athlètes de haut niveau’, assurant la transparence dans le traitement de nos 5 disciplines. Je produisais aussi ‘le guide de la délégation’ pour les compétitions les plus importantes, Toutes les informations connues y figuraient, car je considérais que l’information est faite pour être partagée. On a effectué des analyses techniques de nageurs sur vidéos, à partir de 2002 à Berlin, où toute une équipe était à pied d’œuvre. Des enregistrements vidéo étaient réalisés aussi. Frédéric BARALE et moi faisons la même chose pour le plongeon, la natation synchronisée, le water polo. Au début, les cadres de la synchro nous disaient : « on sait faire ça nous-mêmes, on a l’habitude. » On a continué à filmer, l’encadrement a vu ensuite et apprécié nos images. Elles sont devenues demandeuses cela leur permettait d’être plus concentrées sur les prestations des nageuses. »

EVITER UN SENTIMENT D’ECHEC CHEZ CEUX QUI S’ARRETAIENT

« En analysant les résultats des équipes de natation synchronisée et les carrières des ballerines, on a établi une corrélation entre le niveau et la valeur des équipes. C’était frappant, en 2004 : 100% des Russes, championnes olympiques étaient présentes aux Jeux précédents et au 1^{er} championnat du Monde de l’olympiade nouvelle, contre 87% pour le Japon deuxième équipe, 66% pour les USA troisième. La corrélation était donc très forte, qu’inversaient seulement des choses très identifiables. Notre équipe, avec 22%, n’était pas qualifiée.

« C’était important pour autre chose que l’ambition de la réussite : expliquer aux ballerines qui nous quittaient sans avoir atteint leurs objectifs qu’elles ne devaient avoir aucun sentiment d’échec. Plusieurs d’entre elles arrêtaient après ‘l’échec de cet été’. Nous mettions en lumière leur faible longévité sportive ; elles-mêmes, répondant à nos questions, affirmaient qu’il fallait au moins 4 ans de travail en commun pour espérer se qualifier aux Jeux Olympiques et au moins deux fois plus pour nourrir une ambition de podium ! Le fait qu’elles ne pouvaient y accéder avec un investissement de deux ans en équipe de France, leur faisait comprendre qu’elles n’étaient pas en échec ; il s’agissait en réalité d’une carrière inachevée ; il me semblait important qu’elles en prennent conscience, et qu’elles n’arrêtent pas une carrière honorable sur un sentiment d’échec.

« Claude FAUQUET, pour l’entraînement, s’appuyait sur le Directeur des équipes de France (2). Moi, j’avais en charge l’organisation. Je partais autant de fois que nécessaire pour veiller à des tas de choses. Le but : informer, analyser, faire des choix. Trouver et transmettre toutes les informations nécessaires sur le pays. Aucun détail, tout était important y compris... comment prendre les taxis, comment téléphoner, les conversions de la monnaie, les circuits qu’emprunteraient les nageurs et les entraîneurs dans les piscines afin qu’ils ne découvrent pas tout cela en arrivant. TOUT devait être connu. Je me souviens, à Athènes, qu’Odile PETIT m’a dit : « quand je suis arrivée, j’avais l’impression de tout connaître. », le but était atteint. Tout un chacun connaissait son n° de vol ainsi que les horaires, les dates d’arrivée et de départ de tous, etc. Aux Jeux de Pékin, nous avons fait un tel travail de préparation que, pour une réunion organisée par le CNOSF pour tous les Présidents et DTN, un des intervenants avait sollicité notre document pour son intervention et ne s’en était pas caché. Francis LUYCE était fier que le rapport issu de la Fédération de natation soit utilisé pour l’ensemble de la délégation olympique française.

CLAUDE FAUQUET FAISAIT VIVRE NOS IDEES. TRAVAILLER AVEC LUI ETAIT UN BONHEUR

« Par exemple, il était mentionné que pour le voyage en avion en direction de Pékin, il était essentiel que les nageurs puissent dormir un maximum de temps après le repas. Or, pour assurer la meilleure récupération, les meilleures conditions de voyage, il fallait que les nageurs soient en business class. Ce que la fédération a accepté. Nous avons aussi décidé que nous aurions un stage d'une semaine avant les Jeux. Claude avait un mauvais souvenir du Japon, qu'on a écarté. On a fait des repérages, et on a fini par choisir une ville, Dalian, à une heure quinze d'avion de Pékin, au nord-est, en bord de mer. Nous les avons contacté, leur avons fait part de nos souhaits, et ils nous ont répondu : 'vous serez reçus comme des chefs d'Etat.' On a trouvé ça marrant mais... nous fûmes réellement reçus comme des chefs d'Etat. Notre stage s'est déroulé dans des conditions incroyables. Les Chinois sont venus nous attendre à l'aéroport, et nous ont conduits à l'hôtel dans des bus privés par une route neutralisée, précédés par des voitures à gyrophares. On ne pouvait pas demander quoique ce soit sans l'obtenir. Ils ont mis deux étages de l'hôtel à notre disposition pour qu'aucun autre client ne puisse nous gêner.

« Pendant la compétition, nous étions tous munis de talkie-walkie pour communiquer. Je restais sur l'organisation. Nous avons un véhicule d'urgence. L'un d'entre nous, habituellement Patrick DELEVAL ou Jean Louis MORIN, se posait près de la chambre d'appel, avec un sac, pour le cas où un nageur avait besoin de lunettes neuves. Bref, chacun avait son rôle.

« Tout cela a été possible parce que Claude s'accaparait les choses, n'enterrait pas nos suggestions, il les faisait vivre. C'était du bonheur de travailler avec lui. »

L'après Fauquet s'est fait sans ses principaux adjoints, et d'aucuns se sont inquiétés que ses principes ont été un peu oubliés.

« Des sélections françaises devait résulter une équipe homogène. Ce système n'a pas été poursuivi par l'équipe actuelle, et on a desserré les qualifications. A Rome, aux mondiaux 2011, il y a eu comme cela six sélectionnés qui n'ont pas nagé, ce qui n'est jamais bon. Et le système de sélection pour les Jeux de Londres a frôlé la correctionnelle. Du fait de l'erreur d'avoir inscrit en amont certains nageurs, il s'en est fallu de peu, en raison des quotas édictés par la Fédération Internationale, que Clément LEFERT (or sur 4x100m et argent sur 4x200m) ne puisse nager ! » Ces choses là peuvent arriver, même si ce sont des anecdotes. Mais ce n'est par un Philippe Dumoulin qui aurait laissé passer une telle boulette !

Avant l'accident cardiaque qui l'a terrassé, Christian DONZÉ avait laissé échapper des propos intrigants concernant ses choix techniques, dans une interview de presse dans laquelle il analysait les raisons du triomphe de Londres. Tout cela est dû, expliquait-il : *« à une belle génération de nageurs et d'entraîneurs, à des critères de sélection bien établis, à d'excellents stages, à un projet olympique sur 2 ans, à la valorisation des entraîneurs. »*

Jusque là pourquoi pas. Mais, ajoutait le DTN, *« j'ai beaucoup lu et entendu dire depuis 2009, que la natation française avait profité de l'exigence de Claude FAUQUET. Je n'ai rien contre Claude FAUQUET, mais j'ai diminué les exigences des critères de sélections ; j'ai adapté progressivement ces exigences au contexte de l'équipe de France. En quelque sorte, j'ai fait l'opposé de ce qu'il proposait. »*

D'aucuns se sont étonnés d'entendre DONZÉ se vanter d'avoir détricoté le travail de son prédécesseur. Par ailleurs, la part que revendiquait le DTN dans les victoires d'AGNEL et de MUFFAT peut être perçue comme marginale. *« Il aurait pu faire n'importe quoi, rien*

n'aurait pu empêcher Yannick AGNEL et Camille MUFFAT de devenir champions olympiques, nous confiait un entraîneur : « même s'ils avaient fait partie de l'équipe de Namibie, ces deux là auraient gagné. » Probablement... Un point de vue qu'on peut reproduire aussi pour Florent MANAUDOU, avec cette différence qu'à son sujet, personne n'avait vu venir le colosse marseillais, qui, quelques mois auparavant, nageait encore à Ambérieu.

Il est important de prendre date au sujet d'une autre décision du regretté successeur de Claude FAUQUET à la tête de la DTN, celle d'avoir modifié les critères de sélection (qu'il qualifiait de « bien établis ») après les qualifications aux championnats de France. Ces critères modifiés auront un impact à moyen terme : en les recevant, les nageurs et les entraîneurs ont pris note que le Directeur technique national ne croyait pas en ce qu'il proposait. On sait ce que l'intransigeance de FAUQUET, aussi détestable a-t-elle pu paraître à beaucoup, a finalement produit.

On ne peut savoir si DONZÉ, si le sort funeste ne l'avait frappé, se serait figé dans cette attitude, dictée sans doute par sa faible capacité de résistance aux pressions d'un Comité directeur atteint par la limite d'âge et à un président qui a décidé que rien n'était aussi important que d'être élu et réélu ad vitam aeternam. Mais on imagine qu'elle produira, si elle n'est pas combattue immédiatement, des dégâts impossibles à apprécier dans l'immédiat, mais dont l'impact futur est certain. Un nageur du groupe « relève » qui avait raté sa qualification aux Jeux a dit, en prenant connaissance de la liste des repêchés, sur laquelle il ne figurait pas : *« j'ai la sensation d'avoir raté une deuxième fois ma qualification. »* Soumettre des nageurs à des critères difficiles, mais qui induisent l'excellence, pour ensuite leur dire après les épreuves de sélection que ces critères sont revus à la baisse, est faire entrer une forme d'incertitude, de flou, mais aussi un soupçon d'incompétence. Clément LEFERT, quoique qualifié pour les Jeux de Londres, avait manifesté à ce sujet une certaine frustration.

1994-2012 : LA REVOLUTION FRANCAISE (3)

L'INVENTION DU « BIEN NAGER »

APRES AVOIR DECRIT LA DEMARCHE DE CLAUDE FAUQUET, PUIS L'APPORT DE PHILIPPE DUMOULIN AU BUREAU DE LA VIE DE L'ATHLETE, NOUS EXAMINONS L'EMERGENCE DE LA TECHNIQUE DE NAGE GAGNANTE DES FRANÇAIS, DANS CE TROISIEME VOLET DE NOTRE ENQUETE SUR LA NATATION FRANÇAISE ENTRE LES « ZEROLYMPIQUES » DE 1994 ET 1996 ET LES EXPLOITS DE 2004 2008 ET 2012.

Par Eric LAHMY

Il est l'un des initiateurs, et un personnage clé de la réussite de la natation française. Sans Marc BEGOTTI, Claude FAUQUET n'aurait pas eu une méthode de nage à sa disposition, un modèle performant à proposer aux entraîneurs, spécifiquement français de l'entraînement moderne. Pour des raisons liées au cloisonnement de la pensée technique française (et à notre proverbiale inaptitude dans les langues étrangères), il y avait peu de chances que viennent à nous les réflexions en provenance de l'école russe de l'efficacité technique (représentée par un franc-tireur comme TOURETSKI), de l'école américaine la plus sophistiquée, celle qui a produit l'élite de l'élite US, de Don

SCHOLLANDER à Missy FRANKLIN en passant par Mark SPITZ, Tracy CAULKINS, Ambrose GAINES, Natalie COUGHLIN, Matt BIONDI, Brian GOODELL et, bien entendu, Michael PHELPS, ou de l'école allemande dont le message fut hélas excessivement brouillé par le dopage institutionnel de l'Est du pays, ou encore de l'école australienne, capable de produire de ci de là de la belle nage, de l'école italienne (certes difficile à déchiffrer), de l'école anglaise, de l'école des Pays-Bas, de l'école hongroise, sans parler de l'hermétique école japonaise.

D'autres que BEGOTTI ont inspiré FAUQUET dans sa recherche d'un « bien nager » pour la natation française. Raymond CATTEAU, à la fois l'ancien et le penseur, a essentiellement défini une théorie de l'enseignement – à notre avis assez difficile à comprendre – à laquelle de nombreux techniciens rendent hommage, mais qui s'arrête au seuil de la compétition. D'un autre côté, les entraîneurs étaient bien trop silencieux pour répondre aux souhaits de FAUQUET : homme de bassin aux succès éclatants, Guy BOISSIERE, n'avait jamais tenté d'exposer sa vision. Les autres entraîneurs les plus performants, ne savaient, ne pouvaient ou ne voulaient pas faire passer leurs savoirs. Marc BEGOTTI lui amène une méthode originale, au rebours de ce qui se fait alors en France, sanctionnée par une réussite sans précédent, Catherine PLEWINSKI. De plus, les circonstances vont amener ces deux hommes à communiquer longuement. Mais n'anticipons pas.

Marc BEGOTTI commence petit. *« J'ai nagé peu de temps, la piscine où je m'entraînais ayant fermé. »* Débuts loupés donc, *« mais je m'intéressais à l'enseignement de la natation, raconte-t-il. Je travaillais quelques mois et le reste du temps je voyageais. Pour pouvoir enseigner efficacement la natation, outre une formation de maître-nageur sauveteur, j'avais complété mon instruction, seul, en autodidacte, cherchant ici et là des informations, des savoir-faire. En effet, j'avais été frappé par le fait que les MNS n'avaient aucun bagage sérieux pour enseigner. J'ai croisé Claude FAUQUET lors d'un stage de « formation des formateurs », que j'avais suivi à Mâcon à raison de huit jours par an pendant trois ans. »*

La rencontre, décisive, se fait donc en 1978, et les trois ans qui suivent, vont activer ce qui devient pour Marc une « passion » pour l'entraînement de natation. *« Ces stages ont été une révélation ; ils m'ont décidé à devenir entraîneur, j'avais compris qu'entraîner c'était enseigner. »*

IL MENACE CLAUDE FAUQUET QUI CRITIQUE CE QUI SE FAIT

Les stages de Claude Fauquet étaient très innovants, beaucoup de gens étaient bouleversés par cette approche. Je me souviens d'un entraîneur irrité par le discours de Claude au point de le menacer de le jeter par la fenêtre s'il continuait à bouleverser ce qu'il faisait depuis 20 ans ! »

Pourtant, pour Fauquet, cette approche est indispensable. Il faut briser les représentations, tant elles lui semblent contre-productives : la natation française, malgré ses efforts dans la ligne du tout physiologique, vit un marasme, un creux de vague permanent. Le revirement à 180° qu'une remise à plat suppose n'est pas chose facile. Même l'évidence que le « système » se fourvoie – ou du moins est allé au bout de sa logique sans avoir saisi la question de la préparation du nageur dans sa complexité – ne détrompe

pas ceux qui ne voient d'autre issue. Qui se souvient du crève-cœur d'une Pascale DUCONGÉ anéantie, en pleurs, après un 50 mètres où elle a tout donné en vain. « *J'ai pourtant fait le travail* », dit-elle entre deux sanglots. Mais une nageuse d'influx comme elle doit-elle préparer le 50 mètres à coups de marathons aquatiques ?

De telles errances s'expliquent. En 1977, on est passé d'une natation qui ne travaille pas assez à une natation qui travaille trop sans plus de succès. Les « rebelles » qui militent pour une autre approche sont souvent perçus à l'époque comme des nostalgiques des paresse d'antan. Or l'enjeu est d'associer de la qualité à toute cette quantité. Il ne s'agit pas de remettre en cause le kilométrage, mais bel et bien le kilométrage pour le kilométrage. Les tenants de la natation officielle de l'époque de Gérard GAROFF, DTN depuis 1973, s'entêtent dans la voie sans issue de la surenchère volumétrique et ne perçoivent pas les passionnantes ouvertures qu'offrent les réflexions des champions du beau nager. L'idée, qu'on pourrait croire évidente, de travailler mieux, ne convainc pas tous ceux qui se désangoissent en songeant bêtement que 20km, c'est deux fois mieux que 10 km. Pour Pascale DUCONGÉ – et tant d'autres – ce fut beaucoup moins bien, mais les coaches s'entêtaient dans leur vision. Ce blocage mental conforta pendant des années un modèle boiteux.

FAUQUET s'entête. C'est une chose qu'il sait faire. On l'accusera d'ailleurs de psychorigidité. Comment appelle-t-on un psychorigide qui a raison ?

« *C'était innovant à cette époque, se souvient BÉGOTTL. Par exemple, un jour, on visionnait tel film des Jeux olympiques. Je me souviens de la course de Barbara KRAUSE, aux Jeux de 1980. On se questionnait : qu'est-ce qui caractérise sa façon de faire et la différence des autres qui nagent moins vite en finale olympique ? On apprenait à observer ce qui était déterminant pour nager vite. Le lendemain, on se retrouvait à la piscine avec des élèves auxquels on tentait d'obtenir les façons de faire des meilleurs champions. Claude avait lui-même été élève de Raymond CATTEAU. Et tout avait débuté avec les stages multisports Maurice BAQUET à Sète animé par Robert MÉRAND* »

D'OLYMPIADE EN OLYMPIADE, LES COURSES ETAIENT GAGNEES DANS DE MEILLEURS TEMPS AVEC MOINS DE COUPS DE BRAS

« *Je me suis dit : l'entraînement est la poursuite de ce que tu aimes faire, enseigner. J'aurais pu continuer comme saisonnier, je gagnais beaucoup moins bien ma vie en tant qu'entraîneur, mais cela me passionnait.* »

Marc est accroché. Il a 23 ans, entraîne au lycée du Mont-Blanc, à Passy, non loin de la route de Chamonix. Avant même de rencontrer Catherine PLEWINSKI, des idées affleurent, nées des réflexions collectives de Mâcon. Des idées subversives, car contraires aux dogmes établis et représentations du milieu de la natation.

« *Tout s'est construit par strates. Par exemple, c'est en 1978 que j'ai commencé à compter les coups de bras, (dont la réduction est la conséquence du « bien nager » et non la cause). Un ouvrage essentiel qui nous avait fait phosphorer, signé Alain CATTEAU et Yves RENOUX « Comment les hommes construisent la natation » exposait une observation objective technique qui portait sur trois Jeux olympiques, Mexico, Munich, Montréal. Les auteurs notaient que, sur l'ensemble des épreuves, olympiade après olympiade, les courses*

étaient gagnées dans des temps meilleurs par des nageurs qui accomplissaient les courses en donnant toujours moins de coups de bras. La vitesse augmentait et le nombre de coups de bras diminuait. Il y avait là une efficacité (nager plus vite et plus loin à chaque mouvement) qui nous interrogeait, la tendance étant de croire que pour améliorer la vitesse, il suffisait d'augmenter la fréquence. CATTEAU et RENOUX faisaient des observations intéressantes, comme celles par exemple que les meilleurs nageurs avaient le regard dirigé vers le fond, tandis que les autres regardaient devant, ce qui nous conduisit à comprendre que le positionnement de la tête était déterminant pour nager plus vite, et, plus généralement que l'efficiencia technique était déterminante et le serait de plus en plus !

« Pour moi, ce ne sont pas les entraîneurs qui forment les nageurs, mais les nageurs qui forment leurs entraîneurs. Catherine avait le talent, l'envie, mais, face aux Allemandes de l'Est dopées, elle ne pouvait pas rivaliser physiologiquement, et devait donc nager plus efficacement qu'elles. Les solutions n'étant pas seulement physiologiques, nous devions travailler la technique. Pour cela, nous avons mis en œuvre les pistes que nous avons explorées. Avec Claude FAUQUET, on continuait d'échanger autour des problématiques d'entraînement. »

« Les idées de l'époque s'étaient embrumées de considérations que je refusais de partager. Je ne voulais pas entrer dans ce climat général qu'imposait le dopage de la RDA. De telles réflexions ne pouvaient amener qu'à des démissions. Je me souviens de nos longues discussions, dès 1981, alors que je commençais à entraîner. Nous étions convaincus qu'il était malgré tout possible de battre les Allemands de l'Est, et que la France devienne une des meilleures nations du monde en natation. »

Claude FAUQUET n'est jamais loin, et les deux compères se frottent à leurs idées dans l'espoir de voir surgir la lumière : « Avec Claude nous cherchions à savoir précisément ce qui caractérisait la façon de faire des meilleurs nageurs vis-à-vis de leurs adversaires. Pour cela nous avons imaginé une observation organisée des courses des nageurs, (l'analyse de course était née), puis nous faisons des analyses comparatives pour bien comprendre les différences. A ce moment là nous fûmes convaincus que ce qui séparait les meilleurs des autres, c'était leur façon de faire (ils ne s'organisaient pas de la même façon pour nager) et nous savions précisément quelles étaient ces différences, mais pas comment obtenir rapidement et efficacement la nouvelle organisation motrice qui s'imposait. »

NOUS N'AVONS PAS ETE INSPIRES PAR L'ETRANGER. A VRAI DIRE, NOUS ETIONS EN AVANCE

« Savoir ce qui différencie les meilleurs de leurs adversaires c'est une chose mais pouvoir faire fonctionner différemment les nageurs entraînés, c'en est une autre. Raymond CATTEAU nous permit de construire une approche pédagogique qui rendait possible de faire progresser au plan technique les nageurs entraînés. A ce moment là, pour nous, l'entraînement passait du 'tout physiologique' à un processus beaucoup plus complexe au centre duquel était la pédagogie (comment passer d'un fonctionnement à un fonctionnement de meilleur niveau qui permet de nager plus vite).

« Très vite, trois domaines en inter relation devenaient prioritaires : l'efficacité, le rendement et la puissance. Nous avons donc centré notre intérêt sur la pédagogie et la musculation.

« Ces réflexions étaient décalées par rapport à ce qui était enseigné dans l'école de la natation française, où le maître-mot était : physiologie. En face, nous n'étions pas nombreux à nous poser ces questions, que Raymond CATTEAU nous a beaucoup aidés à formuler.

« Nous n'avons pas été inspirés par des éléments étrangers, et pour tout dire, je crois qu'on était en avance, sur ces aspects là. La RDA ne nageait pas mal, mais son moteur, c'était le dopage. Les Américains proposaient des types assez diversifiés, ils nageaient différemment les uns des autres. Chez les Russes, il se passait des choses bizarres. Il y avait des hauts et des bas. Annecy est jumelée avec Saint-Pétersbourg, et un jour, nous avons eu le coach de SALNIKOV, Igor KOCHKINE. Il avait été victime d'un infarctus et était venu se reposer chez nous. Je l'ai eu à la maison. Il m'a semblé très tôt qu'il n'était pas suivi dans son pays, qu'il entraînait à part des autres. »

Mais voici qu'arrive Catherine PLEWINSKI. Avec Stephan CARON, elle va maintenir l'illusion que la France produit des champions, alors que ce pays ne fait que laisser passer ici ou là une exception. PLEWINSKI est la découverte de Marc. Aujourd'hui encore, des techniciens éprouvés considèrent qu'elle a été la plus grande nageuse française de tous les temps, plus grande que Christine CARON, plus grande que – ou au moins égale à – Laure Manaudou !

Et pourtant, Catherine passera largement inaperçue. Sans doute ne savait-elle pas communiquer aussi bien qu'elle nageait, et Marc lui-même, affable mais peu loquace, décourageait-il les appétits de confidences et d'anecdotes croustillantes des médias ? Mais surtout, elle a une malchance insigne. Elle est tombée à une époque où le dopage fait rage, plus spécialement dans la natation féminine. Deux équipes dont les nageuses sont systématiquement dopées, l'Allemande de l'Est et la Chinoise (la seconde utilisera sans vergogne les savoirs de la première après la chute du mur de Berlin) massacrent les palmarès de l'élève de BEGOTTI et de bien d'autres championnes.

A l'issue de sa carrière, PLEWINSKI compte deux médailles de bronze olympiques, sur 100m libre aux Jeux de Séoul en 1988 et 100m papillon aux Jeux de Barcelone en 1992 ; et deux médailles d'argent (50m et 100m libre) et une de bronze (100m papillon) en championnats du monde, en 1991, à Perth. Elle est aussi six fois championne d'Europe sur 100m papillon, 50m et 100m libre. Ce qui est très bien en soi. Mais si l'on élimine les nageuses des systèmes de dopage systématique auxquelles elle a été confrontée à Perth et à Barcelone, systèmes contre lesquels les contrôles se sont montrés inefficaces, son palmarès se lit ainsi : or olympique en 1988 à Séoul sur 100m libre et 100m papillon, bronze sur 50m ; et en 1992 à Barcelone, 2^e du 50m et du 100m papillon, 4^e du 100m (ajoutons que l'Américaine Angel MARTINO, qui la devance à Barcelone sur 50m, avait été convaincue de dopage aux anabolisants en 1988). En 1991, à Perth, PLEWINSKI aurait conquis deux titres (50m libre et 100m papillon) et une médaille d'argent (100m libre). Soit au bout du compte huit récompenses : deux médailles d'or, deux d'argent, une de bronze olympiques, deux d'or et une d'argent mondiales, plus que MANAUDOU !

SANS LE DOPAGE GERMANO-CHINOIS, CATHERINE PLEWINSKI AURAIT ETE LA NAGEUSE FRANCAISE LA PLUS TITREE DE TOUS LES TEMPS

Si, officiellement, Claude FAUQUET n'a pas produit un nageur, s'il n'est censé avoir entraîné Catherine PLEWINSKI qu'une saison (1), alors qu'elle a dépassé le faite de sa carrière, l'homme n'est pas dépourvu de titres de créance. BEGOTTI aime à le rappeler : *« il m'a accompagné dès le début de ma rencontre en 1981 avec Catherine, nous avons toujours partagé toutes nos réflexions concernant l'entraînement de Catherine. Il a nourri toute ma réflexion sur sa préparation. Catherine n'était pas un phénomène. Elle était assez puissante, avait de grands bras, mais elle mesurait tout juste 1,63m. »*

1,63m, mais un physique robuste, consolidé par un travail intense de musculation, et de longs bras qui lui donnent l'envergure d'une fille de 1,75m.

« Catherine PLEWINSKI a sans doute été la première Française à nager aussi efficacement et, le premier nageur, garçon et fille, à suivre un réel programme à sec de musculation, à développer autant de puissance. » Son physique détonnera, d'ailleurs, à l'époque, en raison de son développement et de son détaché musculaire !

Mais les hirondelles CARON et PLEWINSKI passent et le printemps français redevient maussade. En 1994, aux mondiaux de Rome, la natation française est au fond. En 1996, aux Jeux d'Atlanta, elle s'y maintient, incapable de réagir. Claude FAUQUET a une longue conversation avec Franck ESPOSITO, depuis 1992 le nouveau leader français, qui lui confie son sentiment de solitude dans une équipe de France comme privée de cap. Claude comprend là qu'un nageur de grande valeur peut être noyé s'il évolue dans une équipe faible, et estime qu'à Atlanta, ESPOSITO aurait gagné une médaille dans un groupe conquérant. Même si, note BEGOTTI, Franck ne progresse plus depuis mars 93 (championnats de France d'hiver) soit 4 ans, et il a déjà 23 ans !

Si BEGOTTI n'a pas découvert ou formé ESPOSITO, il va le relancer de belle manière : *« Franck avait décollé en 1991, avec le titre européen du 200m papillon ; aux Jeux de Barcelone, en 1992, il avait enlevé la médaille de bronze de l'épreuve. Il quitte alors son club des Cachalots de Six-Fours pour Antibes. Aux championnats de France de Mennecy, en avril 1993, avec l'entraînement plus technique de Michel GUIZIEN, il fait passer son record de 1'58''51 à 1'57''58. Et puis, curieusement, il s'arrête de progresser. En 1997, il déclare à Claude FAUQUET que s'il ne progresse pas cette année, il abandonnera la natation. Claude me demande de m'en occuper.*

Il faut que Franck soit plus efficace sur chaque coup de bras, et, pour cela, qu'il transforme sa façon de nager et qu'il se renforce. A Séville, le 23 août 1997, il avait nagé en 1'57''24, grappillant sur son record. Le 14 janvier 1998, aux mondiaux de Perth, le voici rendu à 1'56''32. Puis il va continuer sur sa lancée. A l'entraînement, il doit être à la fois plus vite et plus loin sur chaque coup de bras. Je suis surpris de le voir capable de s'adapter sans difficulté à une nouvelle façon de procéder après tant d'années. Je le croyais stéréotypé dans ses façons de faire, j'imaginai la tâche plus difficile, il m'a beaucoup fait progresser dans mon métier d'entraîneur. Mais il était réellement décidé à se transformer, car au pied du mur. Ses progrès chronométriques s'expliquent, il devient plus efficace pour passer à travers l'eau et pour se ré accélérer. Témoins de ses progrès, ses coups de bras, qui passent de 90, dans son 200m papillon de 1993 aux championnats de France, à 78, neuf ans plus tard, pour

son dernier record, en 1'54''62, en avril 2002. Je crois qu'il n'a manqué qu'une chose à Franck pour être un encore plus grand nageur : un bon apprentissage du crawl au départ. Il doit être le seul très bon nageur de papillon à n'avoir pas fait de grosses performances en crawl. »

QUAND DES ENTRAINEURS D'UNE EQUIPE FONT ATTENTION A LA TECHNIQUE LES AUTRES S'IMPREGNENT DE CETTE EXIGENCE

A partir de Séville, championnats d'Europe 1997, Claude FAUQUET a noté que « quelque chose de fort s'est mis en place. » – « Je pense, confirme Marc BEGOTTI, que les championnats d'Europe de Séville sont le départ d'une nouvelle équipe de France, ESPOSITO est champion d'Europe du 200 mètres papillon devant SILANTIEV – et 3^e du 100 mètres papillon – et met un terme à quatre années sans progrès (parce qu'il nage différemment : comme on l'a vu, les premières transformations se sont opérées en quelques mois), Roxana MARACINEANU termine seconde du 100 mètres dos à un doigt de Antje BUSCHSCHULTE, et troisième du 200 mètres dos derrière Kathleen NORD et BUSCHSCHULTE, Jean-Christophe SARNIN se rate en finale du 200 mètres brasse où il termine 7^e en 2'15''19, mais son temps des séries, 2'13''97, lui aurait permis d'être sur le podium, tout près du vainqueur Alexandre GOUKOV, 2'13''80 ; Xavier MARCHAND finit 2^e du 200 mètres quatre nages, Julien SICOT est 3^e du 50 mètres... »

« Nous avons passé de nombreuses semaines en stage tous ensemble avant la compétition à Font Romeu, dont l'altitude n'était, je pense, qu'un prétexte, pour réunir l'équipe de France avec une réelle dynamique de travail. »

« Progressivement les entraîneurs s'imprègnent dans ce cadre de travail d'une façon d'entraîner dans laquelle la qualité technique est première. »

A partir de 1998, Marc BEGOTTI reçoit sa mission d'entraîneur national. Poste qu'il occupera jusqu'en 2008. « En 1998 aux championnats du monde de Perth en janvier nous faisons un titre (Roxana MARACINEANU) et trois médailles d'argent (Franck ESPOSITO, Xavier MARCHAND, Jean-Christophe SARNIN). Tous sur une distance de 200 mètres, c'est un signe !....

« Nous passons toujours de nombreuses semaines en stage d'entraînement, de travail, et pas seulement de préparation terminale.

« Ensuite les succès s'enchaînent avec toujours ESPOSITO et Roxana mais aussi : Laure MANAUDOU, Solenne FIGUES, Simon DUFOUR, Alain BERNARD, un relais 4X100 mètres nage libre aux mondiaux de Barcelone, etc.

« Claude FAUQUET avait essayé aussi d'organiser des réunions d'entraîneurs où l'on parlait métier. Claude a eu l'impression que ce fut un coup d'épée dans l'eau, mais je ne partage pas son avis, même si ce qu'il se passait entre nous autour du bassin était plus important. Quand des entraîneurs, dans une équipe, font extrêmement attention à la technique, leur souci fait tache : les autres s'imprègnent de ce mode d'exigence. Beaucoup d'entre nous ont des difficultés à expliciter leur démarche d'entraînement, mais en revanche, tous s'observent. Et s'imprègnent, s'approprient des façons de faire, petit à petit. Regardez

comme Michael PHELPS a déteint sur les autres nageurs américains. LOCHTE nage à peu près comme lui, en amplitude, en relâchement. Et toute l'équipe US s'est mise à nager sur les mêmes principes. Nous, on s'est fabriqués un peu comme ça, les « déterminants techniques » se sont diffusés sans qu'il y ait besoin de discours.

« L'idée qu'il faut retenir de l'excellence en natation est celle-ci. A une époque, c'était le plus puissant ou le plus endurant suivant les épreuves qui gagnait. Or, maintenant, tous ceux qui parviennent en finale sont puissants et endurants, tous ont une bonne alimentation, s'entraînent quotidiennement et nagent beaucoup, tous font de la musculation pour devenir plus puissants. En finale olympique la différence se fait de plus en plus sur le niveau d'efficacité, la technique. »

Aujourd'hui, les Philippe LUCAS, Denis AUGUIN, Fabrice PELLERIN, Romain BARNIER, qui ont ramassé l'essentiel des lauriers français entre 2004, 2008 et 2012, sont tous plus ou moins des francs-tireurs. Peut-on dès lors parler d'école française ?

« Chacun d'eux a sa singularité, ses convictions qui font sa richesse. Il est sûr qu'on ne peut pas trouver beaucoup de points communs entre un LUCAS et un PELLERIN. En-dehors du fait que, comme les autres, ils croient en ce qu'ils font, ils ont une exigence et ils aiment la natation... Cela dit, je ne suis pas sûr qu'on puisse parler d'une école française de la natation, pas encore. Tout le monde ne fonctionne pas de la même façon. Ma seule certitude, c'est que les meilleurs Français actuels sont des nageurs plus efficaces que leurs adversaires et que nous pourrions avoir des nageurs plus efficaces dans toutes les épreuves du programme olympique. »

En 2008, Claude FAUQUET, las d'avoir beaucoup bataillé, a donné sa démission. Ses deux principaux adjoints, les dépositaires les plus intimes de sa recette du succès, Philippe DUMOULIN et Marc BEGOTTI, qui avaient tant œuvré pour les progrès français, ont clairement fait savoir qu'ils étaient prêts à rempiler. Dans aucun pays sensé, on ne se serait passé de leurs services. Mais leurs désirs n'ont pas été exaucés. DUMOULIN, l'inventif et dévoué manager des équipes de France, s'est trouvé exilé à la Fédération de canoë-kayak (avant de retrouver peu ou prou son poste en 2013). Marc BEGOTTI est retourné comme CTR dans ses montagnes. Avec ça, il paraît que la France est le pays de DESCARTES.

(1). En 1993, après les Jeux olympiques de Barcelone, Catherine PLEWINSKI souhaitait passer un diplôme de maître nageur sauveteur et d'entraîneur. Claude FAUQUET est alors conseiller technique régional de Picardie, et c'est tout naturellement que Catherine se retrouve à Abbeville, où elle se licencie. A l'issue de cette saison, elle dispute les championnats d'Europe où elle enlèvera à Sheffield son dernier titre européen sur 100 papillon (et sera 3^e du 100 mètres libre).

1994-2012 : LA REVOLUTION FRANÇAISE (4)

LE TRIOMPHE DES REBELLES

AU COURS DES DIX-HUIT SAISONS QUI COURENT DES CHAMPIONNATS DU MONDE DE ROME, EN 1994, AUX JEUX OLYMPIQUES DE LONDRES, EN 2012, LA NATATION FRANÇAISE A OPERE UN RETABLISSEMENT SPECTACULAIRE. ELLE QUI, PENDANT UN SIECLE, S'ETAIT NOURRIE DE SUCCES DE CIRCONSTANCES AUX ALLURES D'OASIS DANS UNE LONGUE TRAVERSEE DU DESERT, NE CESSE DE COLLECTIONNER DES SUCCES MONDIAUX ET OLYMPIQUES. APRES AVOIR PISTE LES RESPONSABLES INSTITUTIONNELS DE CETTE LONGUE EMBELLIE DANS TROIS PRECEDENTS ARTICLES, NOUS EVOQUONS ICI LE ROLE JOUE PAR CES SAVOUREUX "REBELLES" DE LA NATATION FRANÇAISE.

Par ERIC LAHMY

Christos PAPPARODOPOULOS a le sens de la formule. Il vous sort des phrases ciselées, dans lesquelles on sent les pleins et les déliés, une force née peut-être de son appartenance à la plus vieille culture au monde, qui récitait *L'Iliade* et *l'Odyssée* quand, entre tumulus et mégalithes, la Gaule celtique peinait à sortir de la préhistoire.

Ce qui a fait la fortune de la natation française ? Le coach du Club Nautique Havrais évoque le « fond du trou » d'Atlanta, et reconnaît en Claude FAUQUET « le premier artisan du renouveau. »

« Il a fait un diagnostic, continue-t-il. Pour réussir, il établit des règles du jeu très difficiles, adaptées au défi de la haute compétition. Au départ, il provoque le scepticisme, mais Claude FAUQUET a fixé des minima très sévères. C'est comme ça qu'à Chamalières, on a eu trois qualifiés pour les mondiaux de Fukuoka, en 2001, auxquels se sont ajoutés deux qualifiés sur les minima des jeunes. Ça a représenté un choc. De plus Roxana MARACINEANU n'avait pas été retenue parce qu'il lui avait manqué quelques centièmes en finale. Tout le monde a reçu le message. »

On se dit : jusque là, rien d'original. Mais ce n'est pas tout :

« Deuxième point, important : dans beaucoup de pays, quelques personnes très bien placées au centre du dispositif déterminent une stratégie, que tout le monde suit avec discipline. En France, ça marche différemment. Il y a des CONTESTATAIRES, et ils changent la donne. Très vite, ces personnes têtues contestent le système. C'est la force de la natation française, ces contestataires sont les créateurs de talents ; ils ne sont pas soumis aux directeurs du haut niveau, ils font à leur manière. Là dedans, ce qui est bien, c'est que chacun travaille de son côté, mais avec la même vision de la réussite. Il s'agit là d'un processus pragmatique qui s'oppose à un processus purement directif. »

Vrai : les résultats de la natation française sont venus d'entraîneurs à la marge. Une marginalité un peu difficile à définir, car elle peut n'être qu'un état d'âme, mais au sujet de laquelle nul ne se trompe : ce sont toujours les mêmes noms que l'on cite. Mettre dans le même sac Guy BOISSIERE, sceptique et instinctif autoproclamé, Philippe LUCAS, pseudo cancre rouleur de mécaniques, Romain BARNIER, représentant de l'école du

sprint US en Hexagone, et Fabrice PELLERIN, artiste de la kinésiologie, ou encore Marc BEGOTTI (le premier, celui qui entraînait PLEWINSKI), l'homme qui comptait les coups de bras, est une entreprise hardie. Entre le BOISSIERE qui expliquait sans trop y croire que Stéphan CARON aurait été champion d'Europe si on l'avait confié à sa concierge et Fabrice PELLERIN qui professe dans une petite crise d'orgueil que ses principes d'entraînement sont supérieurs à ceux de ses confrères, la disparité ne tient pas seulement à la circonférence des chevilles. Ces gens diffèrent autant entre eux qu'avec le bain dans lequel ils trempent.

LES BONS ENTRAINEURS FRANÇAIS, BEGOTTI, AUGUIN, LUCAS, BARNIER, PELLERIN, OBTIENNENT LEURS MEILLEURS RESULTATS ASSEZ JEUNES

Dire à quoi c'est dû, est assez complexe. La diversité des cas décourage l'analyse. Disons que la natation française a de tous temps toléré ces différences. Mais le fait est qu'à côté, les hommes du système n'ont pas la partie facile. Il y a aussi des questions de génération. Les bons entraîneurs français ont obtenu leurs meilleurs résultats assez jeunes : BEGOTTI avait dix ans de plus que sa meilleure élève, Catherine PLEWINSKI, Denis AUGUIN a rencontré très tôt Alain BERNARD, Romain BARNIER est passé sans crier gare du statut de champion des Etats-Unis de nage libre à celui de coach à succès du Cercle des Nageurs de Marseille, et Fabrice PELLERIN sort Camille MUFFAT à trente ans, triomphe à quarante, Lionel HORTER sort Roxana MARACINEANU à trente ans, Philippe LUCAS est un vainqueur précoce de championnats de France interclubs en séries avec Melun, Lucien LACOSTE encore minot réussit de jolis coups avec Xavier MARCHAND et Solenne FIGUÈS, etc.

Après, il n'est pas interdit de durer, mais se renouveler peut être difficile. Guy BOISSIERE, Denis AUGUIN ont bien rebondi. Mais aujourd'hui, la concurrence est tellement dure que d'énormes bosseurs doublés de fins techniciens comme Richard MARTINEZ à Font-Romeu, Lionel HORTER à Mulhouse, Lucien LACOSTE, à Toulouse, Eric BOISSIERE à Rouen, doivent parfois penser que la vie est dure. Jean-Pierre LE BIHAN, peut-être parce qu'il déteste les consensus faciles, adhère à la théorie des contestataires. Ancien DTN adjoint aux multiples fonctions depuis 1983 (chargé, aime-t-il dire, de « tout ce que le directeur technique national n'aimait pas faire », il décrit la situation telle qu'il l'a observée :

« Certains s'opposaient, en rebelles, aux doctrines de la DTN ; à travers les années, ils se sont appelés Guy BOISSIERE, Philippe LUCAS, Christos PAPPARODOPOULOS, Marc BEGOTTI, Fabrice PELLERIN. Tous avaient une approche originale, apportaient une personnalité bien à eux, et sortaient des nageurs qui n'auraient pu l'être par des 'fonctionnaires'. Les résultats de la natation française ? Ce sont les rebelles qui ont fait les médailles. »

Ces remises en cause, ont non seulement réussi, mais empêché le système de se figer... Aux tous débuts, lorsque Gérard GAROFF opéra sa propre révolution, ce qu'il mit en place « n'a pas été sans erreurs, reconnaît LE BIHAN. On a peut-être écœuré des sprinters en les faisant nager longtemps, par prudence, au nom des principes mis en lumière par les théories de la préparation physiologique. »

Ici, le peut-être est de trop. Influencés par l'école russe, alors engagée dans le gros kilométrage, convaincus que « la natation française ne travaillait pas assez » pour briller à l'international, les Français réunis à l'INSEP s'étaient lancés dans une surenchère, doublant ou triplant le volume de travail de leurs élèves sans prendre deux précautions, qui concernaient la récupération physique et la technique de nage. A ce régime, les deux ou trois premières années (1977-1980), les rares élèves de l'équipe réunie à l'INSEP qui n'explosaient pas comme des hippocampes sortis trop brutalement de la pression des profondeurs, avaient beau être infatigables, ils nageaient mal.

LES « CONTESTATAIRES » REFUSAIENT LE TOUT PHYSIOLOGIQUE OU LE ROLE DE L'ENTRAINEUR SE REDUISAIT A COMPTER DES KILOMETRES

Face à cela, les « contestataires » de l'époque, issus de la natation des clubs, refusaient le tout physiologique où le rôle de l'entraîneur se réduisait à compter des kilomètres ; ils travaillaient sur la qualité. BOISSIERE entraînait Stephan CARON, Xavier SAVIN, qui étaient plus que des nageurs, des étudiants sérieux et des hommes à la tête bien remplie ; il ne lui serait pas venu à l'idée de les entraîner à longueurs de journées.

Disons-le, généralement, les contestataires ne contestaient pas grand' chose : ils voulaient travailler à leur manière. Souvent, le discours d'en haut, était de désigner (parfois lourdement) LA méthode et de refuser d'autres modèles. La meilleure façon était parfois de dénigrer celui qui était censé se tromper et de lui « piquer » son nageur. On sait comment Philippe LUCAS a réagi à de telles injonctions. On s'horrifiait au sujet de la façon dont il entraînait, dont « il parlait à sa nageuse », de tout, de rien et de n'importe quoi. Le problème est qu'avec un guerrier pareil armé de sa confiance et de celle d'une nageuse immensément douée comme MANAUDOU, en face, l'entêtement d'un DTN ou les habiletés d'un président de Fédération ne faisaient pas le poids. L'affaire Lucas a été un cas d'école. Entre le DTN qui se piquait de philosopher et citait volontiers Paul VALERY et SPINOZA, et un coach apôtre de JOHNNY, cultivant des biceps de 45cm et refusant d'intellectualiser son sport au point de s'interdire de passer le plutôt modeste Brevet d'Etat Sportif Natation, le courant n'est pas passé. Ils auraient pu oublier leurs différences, s'entendre autour de leur passion commune. Ce ne fut pas le cas.

« Les mauvaises relations entre Philippe LUCAS et Claude FAUQUET sont nées d'une rencontre mal conduite entre eux, affirme Jacky BROCHEN, ancien entraîneur des équipes de France et de Suisse, aujourd'hui installé à Caen. LUCAS ne fait pas faire que des kilomètres, il a sa philosophie du haut niveau, de la performance. Il tire 100% du potentiel de ses nageurs. Pour ce qui est de Laure, il est vrai qu'à un moment, l'entraînement est devenu une telle contrainte que ça n'a pas été simple pour elle. LUCAS a par ailleurs géré LEVEAUX, pas facile, car LEVEAUX est hyperdoué, un vrai génie de la natation, mais très compliqué.

« Lucas était proche de Kasimier KLIMEK, il a fonctionné en binôme avec lui, les deux s'entendaient très bien. Il s'est construit une connaissance assez costaute de la natation. C'est un très bon observateur. Il sait toujours ce qu'il fait. Je prends l'exemple de la musculation. Il s'entraîne en salle. Mais il ne fait pas n'importe quoi, n'importe comment. Il est par exemple l'apôtre des haltères carrés. Des haltères qui ont quasi disparu, qu'il préfère aux haltères ronds, il a sa théorie là-dessus. Une fois, nous déjeunons avec une de mes

nageuses. LUCAS la regarde : vous avez fait de la gymnastique. Elle dit que non, il insiste : oui, vous avez fait de la gymnastique. Il l'avait vu à ses avant-bras. Il n'est pas du tout le type fruste qu'on veut croire. »

LUCAS excepté, les "contestataires" ont donc bel et bien été "inventés" par la Direction technique, ou par la rumeur qui ne peut admettre que les gens travaillent en bonne intelligence ; dans la plupart des cas, ils ne contestaient pas plus que le sanglier qui s'entête à rejoindre le point d'eau par le chemin qui lui est habituel. C'est le cas de lucas, bien sûr, du BEGOTTI des débuts, de PELLERIN, de BARNIER. BEGOTTI eut la chance de sévir sous Patrice PROKOP, sans doute le DTN le moins directif et le plus ouvert à la diversité des méthodes, puis d'obtenir des résultats exceptionnels, enfin de devenir l'apôtre de la doctrine officielle.

DEPUIS LUCIEN ZINS (1961-1972), AUCUN DE NOS DTN N'EST, DE LOIN, UN TECHNICIEN INCONTESTE

Il doit y avoir, de façon quasi-atavique, dans la fonction de DTN, une légère propension à vouloir enrégimenter sous sa bannière, comme le vague désir de "ne voir qu'une tête". Seul PROKOP a joué différemment, et ce n'est pas par hasard s'il a duré douze ans, plus longtemps que tous les autres titulaires du poste.

« PROKOP a travaillé avec GASTALDELLO à la formation des cadres, rappelle LE BIHAN. Jusqu'alors, on pouvait devenir maître-nageur-sauveteur sans aucune instruction. Il suffisait de savoir nager et récupérer un mannequin dans l'eau. Nous avons exigé une vraie formation, les MNS ont obtenu le statut d'agent catégorie B, et ils obtenaient un diplôme, le BEESAN, qui débouchait sur une vraie profession. »

C'est vers la natation russe que les Français se tournent quand il s'agit de s'inspirer d'une méthode. Pourquoi eux et pas les Américains ? Difficile à dire, mais les Russes du temps de SALNIKOV se préparaient en altitude en France, à Font-Romeu. Par ailleurs, nos "élites" avaient du mal à lire le système US. Et pour cause : il n'y a jamais eu un système américain, mais "des" systèmes, parfois brutaux, parfois élaborés, qui s'entrechoquent, parfois s'approuvent parfois se contredisent dans une floraison anarchique. C'est le "melting pot". Peter DALAND, à Los Angeles, était beaucoup moins attentif à la technique que George HAINES à Santa-Clara, mais les élèves de ces deux monstres sacrés explosaient les records du monde. Les Russes, eux, centralisateurs et privés de la longue histoire de la natation américaine, ont privilégié un système assez dogmatique, intellectualisé, avec toute l'apparence d'une rationalité qui ne pouvait déplaire à des gens désireux d'appréhender une pensée toute faite.

Pourquoi cela, direz-vous ? Un peu par un vieux réflexe jacobin, un peu à cause du T du sigle DTN ! Parce que, si, depuis Lucien ZINS (1961-1972), aucun de nos DTN n'est, de loin, un technicien incontesté, le T de son sigle l'invite à s'affirmer dans ce domaine. Et une pensée prédigérée va lui redonner la main.

On peut suggérer aujourd'hui qu'il n'existe pas UNE bonne façon de nager. Mais si elle ne produisait pas le génie d'une Tracy CAULKINS ou d'une Natalie COUGHLIN, d'un

Mark SPITZ ou d'un Matt BIONDI, l'école russe, avec son coté dogmatique, facilitait la tentation, omniprésente, de théoriser...

Pourtant, les Russes ont tâtonné. Ils commencent par « *réaliser des extensions kilométriques dans les dernières années 1970* », se souvient Denis AUGUIN. Qui vont permettre l'apparition de Vladimir SALNIKOV, qui sera le meilleur nageur de 1500m au monde pendant douze ans, de 1977 à 1988. Puis ils se sont orientés vers des solutions plus qualitatives dans les années 1990. L'infatuation française pour la natation russe faisait d'ailleurs prédire à GAROFF, vers 1980, que ceux-ci battraient bientôt les Américains. Chose qui ne s'est jamais réalisée.

Chance pour nous, la natation française n'est pas entièrement soumise aux emprunts russes. Vers 1970, « *un outil pédagogique est apparu, l'ouvrage de CATTEAU et GAROFF sur l'apprentissage de la natation, rappelle LE BIHAN. On a obtenu le secours de médecins passionnés de natation, Georges CAZORLA, Jean-Pierre CERVETTI, qui expliquaient la physiologie. A l'INSEP, SPIVAK a traduit du russe les ouvrages de N. PLATONOV sur la théorie et la méthodologie de l'entraînement sportif et sur l'adaptation des sportifs aux charges d'entraînement, qui ont constitué une mine d'informations sur diverses données, comme la récupération, la surcompensation.* » Mais aussi, les adaptations des uns et des autres, institutionnels ou contestataires, vont permettre d'aller plus loin.

DES REUNIONS, DANS DES AMBIANCES DE CAFES LITTERAIRES, MAIS QUI DONNENT A PHOSPHORER.

Romain BARNIER est considéré comme l'un des rebelles de la natation ; on se demande un peu pourquoi. Très loin de contester, il n'a que louanges pour la façon dont le système absorbe et entérine ce qui ne lui appartient pas.

« *Des phénomènes externes au système français ont joué dans l'obtention des résultats, expose-t-il. Pour ce que j'ai pu en voir, à partir de 2009 – auparavant, j'étais trop dans mon aventure pour bien me rendre compte -, j'ai noté l'apparition d'une liberté d'expression, une diminution des contraintes, une ambiance plus décontractée, due sans doute à l'encadrement, une façon dynamique novatrice, de voir les choses. J'ai noté que des choix judicieux étaient opérés au niveau des stages, des bassins où nous les effectuions.* »

« *J'aimerais rendre hommage ici à une spécificité française, ces nombreuses réunions, dans des ambiances de cafés littéraires, où on a l'air de parler de tout et de rien, sur des sujets vagues, mais qui donnent à phosphorer. On apprend aussi à se connaître, et tout cela est très utile dans la réussite.* »

« *Si je devais mettre le doigt sur les raisons du succès d'une équipe, ces brainstormings, l'ambiance de camaraderie en son sein, le sentiment de bien vivre, tout cela fait qu'on est heureux de s'y retrouver, d'y être.* »

BARNIER, entraîneur manager du Cercle des Nageurs de Marseille, ne cache pas qu'il s'est inspiré, non de l'école française, mais plutôt des USA, pays où il a nagé en universitaire, « *en fonction, explique-t-il, de certaines qualités de cette natation : son*

dynamisme collectif, sa façon de positiver, de travailler en équipes, sa transparence, que je m'évertue d'appliquer à Marseille. »

Si, avant 2008, et donc dans la période où FAUQUET était DTN, il refuse de s'exprimer, prudence de sa part ou réelle conviction qu'étant, selon ses propres paroles, « *en construction à Marseille et extérieur au système* », cela le rend « *incapable de témoigner valablement à son sujet ; je constate seulement que cela a été une réussite.* »

BARNIER aboutit à des conclusions équivalentes à PAPARRADOPOULOS et LE BIHAN au sujet des pseudo-rebelles : « *il faut constater que la réussite est venue des gens en marge. Le modèle exige de faire ses preuves avant d'être accepté. LUCAS, PAPARRADOPOULOS, moi, sommes un peu périphériques par rapport à la natation française. PELLERIN est un expert de kinésiologie, loin du modèle FFN. Mais enfin, ce qui compte n'est pas là.*

« *La magie, c'est l'alchimie produite avec ce melting-pot. A l'arrivée, il n'y a que le résultat qui compte. Et tout est important, même ce qui ne le paraît pas. On n'est pas estampillés FFN, mais on est dans la réussite de la natation française. Cette capacité de prospérer au-delà du système étroit est une force.* »

Jacky BROCHEN pousse l'analyse dans une direction intéressante : « *L'un des secrets de la réussite des Français, c'est justement cette prolifération de "méthodes" différentes. Cette variété est le signe d'un système vivant. J'ai rencontré récemment des gens de l'aviron. Ils sont, depuis des années, sur un système né en RDA, importe par un coach de là-bas, MUND. Cela ne marche pas pour ça : tous les rameurs français font rigoureusement la même chose, à la même heure, chaque jour de l'année.* » Un modèle unique (qui avait au début produit d'excellents résultats) aboutit à une préparation mécanisée, privée d'innovations.

LA FRANCE FONCTIONNE AUJOURD'HUI AVEC UNE CONFIANCE EN ELLE, ET C'EST CELA, ETRE FORT

LE BIHAN semble réticent à entonner un péan en l'honneur de Claude FAUQUET, dont il dit : « *C'est un excellent CTR ; en 1999, il arrive, très perturbé, se dit en dépression. Mais quand il se présente au poste de DTN, on dirait qu'il a reçu une mission mystique.* » LE BIHAN reconnaît que la tâche n'était pas aisée, mais pour une raison inattendue. « *Il devait subir Francis LUYCE, qui rendait la tâche difficile à ses DTN. Celui qui a le mieux tenu le choc a été CLÉMENCON : son couple avec LUYCE était étonnant, CLÉMENCON se prenait pour le président, et LUYCE pour le DTN !* »

C'est tout juste si pour l'adjoint, parler d'un succès de FAUQUET n'est pas un contresens : « *La natation française et Claude FAUQUET doivent l'essentiel à Philippe LUCAS, car sans LUCAS, il n'y aurait pas eu de Laure MANAUDOU, et sans MANAUDOU, il n'y aurait pas eu de résultats.* » Or on ne peut trouver entraîneur qui ait été moins influencé par le système que Philippe LUCAS. Il a refusé de passer le BEESAN. « *Il est l'exemple de l'entraîneur atypique, une espèce qui n'est pas rare, et qui ne peut pas être dans le moule.* »

Denis AUGUIN partage cette idée. L'opposition entre natation officielle et révoltés de l'extérieur est réductrice et fautive. « Voir PELLERIN en équipe de France, c'est voir comment les gens fonctionnent. Il y a en lui une certitude sans forfanterie, une conviction. » D'ailleurs, ajoute-t-il, au plan technique, « PELLERIN ne s'est pas fait tout seul. Il a beaucoup parlé en équipe avec Marc BEGOTTI, qui a sans doute eu une grosse influence sur lui. » Il n'a pas fait que ça, il est allé chercher des idées partout où il pouvait en trouver, et a agi de ce fait en bon entraîneur. Un exemple de ses recherches se trouve dans un DVD qu'il a publié sur des éducatifs. Une moitié se trouvait déjà dans un outil canadien équivalent. Tous les entraîneurs fonctionnent ainsi, ils regardent, curieux de tout, ils 'piquent', essaient, dans l'esprit de ces culturistes qui essaient un nouveau truc : « et ça, ça développe ? »

A la question de savoir comment se bâtit un entraîneur, Michel CHRETIEN, l'entraîneur de Jérémy STRAVIUS et de Mélanie HENIQUE, répond « Il a des modèles, trouve des courants de pensée. Et il accumule de l'expérience personnelle. L'intelligence d'un entraîneur est d'utiliser les moyens qui sont à sa disposition. La DTN dispose d'un département recherches : des vidéos des courses permettent d'analyser celles-ci, puis d'utiliser ce qu'on a vu dans l'entraînement du nageur. Si bien filmée, la vidéo permet de revenir objectivement sur l'événement. »

Pour AUGUIN, que Nice n'ait pas reçu l'estampille pôle France n'a aucune importance : « On n'est pas obligés d'être pôle France pour réussir, cela ne veut pas dire que le club ne reçoit pas d'aides. Un nageur olympique, cela représente jusqu'à 10.000€ d'aides par an. Si Nice, comme c'est le cas, a quatre nageurs de ce calibre, cela signifie 40.000€, alors que l'aide à un pôle France ne dépasse pas 7.500€. Disons-le, il n'y a pas de différence de traitement financier. Un pôle France, c'est seulement la reconnaissance que nous sommes mieux organisés, en termes de scolarité, d'hébergement, d'horaires aménagés, de suivi médical. Rien de plus. Faire du pôle France le passage incontournable de la réussite made in France, c'est un malentendu sur la signification d'un « sigle » administratif. »

Michel CHRETIEN met l'accent sur un élément déterminant à ses yeux, qui est l'élément psychologique : « Le premier mot qui définit la politique de la France, c'est l'ambition. Une politique ambitieuse, et très tonique, parce qu'elle parie, chose nouvelle, que nous pouvons être parmi les meilleurs du monde. Cela a été d'emblée le discours de Claude FAUQUET : le haut niveau est exigeant, mais pas inaccessible. Il exige de la rigueur. Ce qui nous manquait, insistait-il, n'était pas les compétences, mais l'idée qu'on s'en faisait.

« Après Atlanta, en 1996, il a fait table rase. Et petit à petit, derrière, la natation s'est reconstruite. Il y a eu Roxana et Lionel HORTER, puis avec Laure, ça a été un emballement. On a eu la preuve tangible que tout était possible pour les Français. Le haut niveau n'appartenait pas aux seuls Russes, Américains, Australiens et Japonais.

« Quand je suis arrivé un peu plus tard, l'état d'esprit était : le nageur, l'entraîneur, l'encadrement français, ne se déplaceront plus dans les grandes compétitions pour observer, mais pour réussir. DONZÉ dans ces discours, disait : vous êtes les meilleurs du monde. Le facteur essentiel, c'est la confiance en soi. On disait : en tant que nageurs, les Américains sont les meilleurs. On croyait qu'ils avaient un truc en plus. Maintenant, c'est très différent. Au départ d'une course, on part mentalement à armes égales. Tenez ! Les résultats de

Londres ne sont pas refaisables. C'est pratiquement un dix sur dix, c'est gagnant à presque tous les coups. Mais ce taux de réussite a été réalisé. On l'a fait trois fois, aux championnats du monde, aux championnats d'Europe, aux Jeux olympiques. La France fonctionne aujourd'hui avec une confiance en elle, et c'est cela, être fort. »

Le plus remarquable est que le principal artisan de cette natation décomplexée est Philippe LUCAS, que FAUQUET avait cru bon d'écartier du team France aux championnats du monde 2003 ! *« En équipe de France, il a amené quelque chose d'extraordinaire. Ce type n'a peur de rien. C'est pour ça qu'avec lui sa nageuse n'avait peur de rien. Il a de ce fait décomplexé les entraîneurs. »* La bonne nouvelle est que, fin 2012, LUCAS a été réintégré dans les équipes de France.

PELLERIN RESPONSABILISE LES NAGEURS. A CHAQUE ENTRAINEMENT, IL LEUR DONNE UNE MISSION.

Le caractère factice des querelles d'écoles dans la natation française est bien illustré par le témoignage de BROCHEN, selon lequel ils se sont tous abreuvés aux mêmes sources :

« J'ai entraîné en Suisse de 2002 à 2004, raconte-t-il. J'ai eu l'honneur et le plaisir de rencontrer – et de travailler avec – Guennadi TOURETSKI. Il est arrivé, trois mois après moi, en direct d'Australie où il avait été évincé de l'équipe nationale. On avait trouvé dans des conditions douteuses des stéroïdes dans son jardin et son sous-sol. C'était une affaire bizarre, et mon avis est qu'on a monté cela pour se débarrasser de lui. Pour moi, il a été victime d'un règlement de comptes. TOURETSKI n'était ni dopeur ni dopé, si ce n'est au dopage cher à Bacchus. Le connaissant, je puis dire que TOURETSKI est un poète de la natation. Il en parle avec poésie, il te donne envie de l'accompagner.

« Si ce n'est ces échauffements, qui se ressemblent tous un peu – tout le temps 600 mètres de nage et 3×800 ou 6×400. TOURETSKI utilisait tous les outils que Claude FAUQUET a voulu mettre en place. Les cycles d'entraînement, comme par exemple une saison en treize ou quinze cycles, la détermination de la meilleure vitesse de nage, toute une variété de techniques.

« Les entraîneurs français ont puisé librement dans ces recettes, et ensuite, comme de bons cuisiniers, ils ont préparé tout ça. Raymond CATTEAU, Marc BEGOTTI, étaient en pointe. Certains entraîneurs ont su mieux que d'autres exploiter ces outils, parce qu'ils étaient en mesure de beaucoup mieux en tirer bénéfice, intellectuellement, que leurs prédécesseurs, des maîtres-nageurs qui ne savaient au mieux que proposer de nager à fond. »

Comme on pourrait s'en douter, les méthodes d'entraînement se sont universalisées :

« Les cycles d'entraînement, je les ai vus appliquer en Australie. Un coach m'a un soir confié un document confidentiel, réservé aux seuls les coaches australiens, dans lequel un peu tout ça était expliqué. Je le lui ai rendu le lendemain, mais il ne savait pas que je l'avais scanné la nuit. Il y a aussi un livre fondamental, que je recommande, « Science of Winning », de Jan OLBRECHT, un Hollandais, qui a marqué la natation.

Ces toutes dernières années, les entraîneurs ont appris à multiplier les pics de performances de leurs nageurs. *« Aux débuts de Claude FAUQUET, toute la saison était*

dirigée sur un seul objectif. Il a donc abandonné le principe des deux championnats, d'hiver et d'été, et n'a gardé que les championnats d'hiver. On ne se sentait pas capables, alors, de préparer plusieurs objectifs dans une année. Aujourd'hui, les nageurs sont en mesure de briller tout au long de l'année. PELLERIN, LUCAS, font nager sans ralentir à l'approche des grands objectifs. Et ça marche. »

A condition de respecter des données générales, bien établies, il y a de la place pour de multiples interprétations, explique BROCHEN, qui prend l'exemple de Fabrice PELLERIN : « lui, c'est le type d'entraîneurs qui prennent sur le vécu du nageur, qui ont ressenti des choses, qui savent les exploiter. Il responsabilise les nageurs. Il ne les fait pas nager, à chaque entraînement, il leur donne une mission. Il parle musique, musique un peu hard, heavy, metal. Il associe le rythme et la musique. Il est très calé, et a réalisé un film d'éducatifs dont une moitié a été reprise des Canadiens mais c'est de bonne guerre. J'ai une anecdote sur la propriété intellectuelle des éducatifs. J'avais un jour trouvé un éducatif (les Américains appellent ça les drills) de Jack NELSON, le coach du Swimming Hall of Fame de Fort Lauderdale. Je l'avais adapté à ma sauce, et un jour, je le faisais pratiquer par mes élèves alors que nous étions en stage à Fort Lauderdale, sous les yeux de Jack. A un moment, après l'entraînement, il est venu me voir, et m'a demandé des informations sur mon éducatif, comment ça marchait, etc. J'étais tellement choqué, intimidé, après tout c'était le grand Jack NELSON, qu'il m'a fallu des années, et une vraie amitié entre nous, pour que je lui avoue que c'était son éducatif, juste un peu adapté. Lui avait cru que j'avais eu l'idée. »